



LA NUIT DU
DIMANCHE

NUMÉRO 4



ÉDITORIAL

C'est super

On oublie, c'est facile, dans le feu de l'action, on oublie.

On oublie, en cours de chute, en attendant l'impact, c'est facile, on oublie.

On fait table rase, par réflexe, on oublie les visages, les adresses s'effacent, les voix s'éteignent, l'amitié crève.

Il y a des hauts et il y a des bas, mais c'est certain, on tombe. On ne fait que ça, tomber. Volète autour de nous tout le reste, tous les encombrants.

Tout le monde tombe avec nous.

On oublie les pas. On oublie le rythme. Alors, le sol se dérobe.

La vie, la danse, la musique et tout le tralala.

C'est super.

C'est super, la chute. C'est fun.

Non ?

「
● **Ours**
」

Directeur de la publication : Christophe Pan Ont participé à ce numéro : Vivien Malaci • Jérémie Stocky • Carole B; • Franck Wolf. • Website : www.lanuitdudimanche.fr • Mail : redaction@lanuitdudimanche.fr ISSN : 2804-5297

Website

www.lanuitdudimanche.fr

Mail

[redaction@](mailto:redaction@lanuitdudimanche.fr)

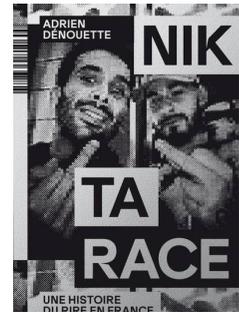
lanuitdudimanche.fr

DISPONIBLE SUR WWW.LANUITDUDIMANCHE.FR

ÉLÉMENTS

1. LES DERNIERS ENFANTS DE F . A . T . E .

JÉRÉMIE STOCKY



p/07 Chloé Michaud

p/10 Adrien Dénouette 1/2

p/16 Adrien Dénouette 2/2

p/23 Damien Galisson

p/29 Ninon Devis

p/35 Gwenola Ricordeau

p/41 Fabien Lemaire

p/44 Julien Chavanes

p/48 Xavier Mauméjean

p/54 Jean-Victor Blanc



INTERVIEWS

CHLOÉ MICHAUD

Les lettres de Notre-Dame

Chloé Michaud publie aux éditions Soldats du Feu un roman fourmillant d'anecdotes et de personnages qu'on ne peut qu'aimer. Un pompier de Paris découvre lors de l'incendie de Notre-Dame des lettres d'amour cachées. Sa quête pour tenter de retrouver les descendants va le conduire de surprises en surprises.

Chloé Michaud élabore un récit mêlant anecdotes véridiques sur la vie des pompiers durant la seconde guerre à une histoire d'amour et de recherche de soi contemporaine. Un roman à découvrir sans hésiter.

NDD : Chloé Michaud, vous avez écrit les lettres de Notre-Dame aux éditions soldats du feu dans la collection de feu et d'encre. Bonsoir. Chloé, je vais commencer par l'histoire de votre livre, l'histoire est en lien avec l'incendie de Notre-Dame et un pompier découvre des lettres cachées lors de l'incendie de Notre-Dame et ces lettres vont être le point de départ d'une recherche pour savoir qui les a écrites, pourquoi elles ont été cachées et on va ainsi se balader entre l'époque d'aujourd'hui et l'époque de la 2^{de} guerre mondiale. Comment vous vous êtes dit que vous allez écrire sur les pompiers du coup ?

CM : Mon père est pompier, mon grand-père était pompier, mon frère a fait JSP aussi du coup, j'ai toujours baigné dans cet univers. Après je n'avais jamais forcément imaginé en faire un livre. Mais le jour de l'incendie de Notre-Dame, j'ai une idée qui m'est venue, qui est vraiment arrivée. Et c'était aussi pour moi l'occasion de rendre hommage à cette profession qui n'est pas très connue. Et en creusant, je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup de choses, dont je n'étais pas au courant et j'imagine la plupart des gens, notamment le rôle des pompiers de Paris pendant la 2^{de} guerre.

NDD : C'est ça qui est qui est fou dans le livre, on apprend le rôle des pompiers pendant la 2^{de} guerre mondiale, des trucs dont je n'étais pas au courant,

notamment l'histoire de la vache, vous pouvez nous en dire un mot ?

CM : Bien sûr, une caserne de pompier pendant l'exode a acheté une vache qu'ils ont fait paître au jardin du Luxembourg pour avoir du lait à donner aux enfants qui étaient perdus dans les gares ou dont les parents n'avaient pas de quoi les nourrir. Et on avait mis cette vache au jardin du Luxembourg.

NDD : Voilà là quand j'ai raconté moi, cette histoire autour de moi, on m'a dit mais c'est pas possible alors que cela s'est vraiment passé. Vous racontez aussi l'histoire du drapeau que les pompiers vont remettre en haut de la tour Eiffel. Ça demande un courage fou. C'est Capitaine Sarnigait qui ai fait ça. Moi, ce qui m'a vraiment marqué dans ce livre, c'est la recherche documentaire, c'est un vrai travail de journaliste que vous avez fait. Vous avez été chercher de l'information, des anecdotes pour rendre la vie quotidienne d'une caserne tangible. Cela vous a pris beaucoup de temps pour ces recherches-là ?
CM : C'est quelque chose qui m'a pris beaucoup de temps. Je pense que ça m'a vraiment pris 6 mois de recherche. Honnêtement, c'est dur de trouver des infos sur les pompiers de Paris pendant cette période de l'histoire. Ce n'était pas forcément facile et les pompiers de Paris même aujourd'hui, c'est un corps militaire. Donc même si je connais un peu les pompiers hors Paris, je ne

connaissais pas forcément tout le fonctionnement des pompiers de Paris, donc il a fallu que je me renseigne beaucoup. Mais je voulais vraiment être le plus le plus factuel, le plus vrai possible, comme c'est mon premier roman, je ne voulais pas que on m'attaque aussi là-dessus et moi-même ça m'intéressait. En fait ce sont toutes ces informations qui ont construit le livre au fur et à mesure et qui ont fait que toute cette histoire est devenue ce qu'elle est aujourd'hui.

NDD : Et comment on récupère toutes ces infos ? Comment est-ce qu'on déniche les endroits où aller glaner toutes ces infos, c'est hyper intéressant.

CM : Au culot ! Pour moi, c'était assez compliqué.

Au début, je ne me sentais pas crédible en fait de dire « c'est mon premier roman, coucou, j'ai besoin d'informations ». J'avais un petit peu cette peur. J'ai eu la chance de contacter un auteur spécialisé dans cette période sur les pompiers de Paris et qui m'a énormément encouragé, qui m'a envoyé tous ses livres, qui m'a envoyé même des photocopies de vieux livres introuvables aujourd'hui et après ? Bah au culot, j'ai contacté les pompiers de Paris qui m'ont ouvert un petit peu leurs portes, qui m'ont fait visiter des endroits, qui m'ont donné accès à des vieux comptes-rendus d'intervention.

NDD : Je rebondis sur le fait que les pompiers de Paris soient des militaires, ce qui est étonnant aussi dans le livre, c'est l'histoire de ces de ces pompiers-là, l'histoire de leur rôle dans la 2^{de} guerre mondiale. Personne autour de moi ne connaissait ces histoires. Et je mets ça en relation avec le métier du militaire. C'est dur de faire parler un militaire sur son métier, sur ce qu'il fait. Comment c'est possible ? Comment vous vous êtes confrontés, vous, à ce silence pendant vos recherches ?

CM : Quand j'ai commencé à chercher les réponses, je les trouvais nulle part, parce que comme toute personne de

ma génération, j'ai tapé sur Google pompiers de Paris-guerre. J'ai trouvé très, très peu d'informations. C'est dans des livres que je les ai trouvés. Après, une fois que j'ai réussi à contacter les personnes, au contraire, elles ont été très enclines à me parler. Quand j'ai contacté les pompiers de Paris, à part le fait de ne pas divulguer les visuels des sources parce que ça appartient aux pompiers de Paris, on a répondu à toutes mes questions... Et je me suis posée moi-même la question, pourquoi on ne savait pas, on ne connaissait pas ce rôle qu'ils avaient eu pendant la 2^{de} guerre mondiale, puisqu'au final les pompiers de Paris c'était les seuls militaires qui sont restés à Paris, après que tous les gouvernements aient quitté la capitale pour Vichy. Et ça, j'en avais aucune idée alors qu'on a tous vu la 2^{de} guerre mondiale

en cours au collège, au lycée. C'est peut-être aussi parce que, ces pompiers, pour eux, c'est leur quotidien, c'est leur travail et c'est normal alors que nous on perçoit ça comme être un héros, alors que c'est vraiment des comportements héroïques au quotidien. Pour eux, c'est leur réalité. Moi je vais ouvrir un tableau Excel, eux ils vont en incendie.

NDD : Il y a un effacement de l'individuel quoi. C'est ça que vous êtes en train de me dire ? Il y a un effacement du de l'individuel

au profit du groupe et plus généralement au profit de l'histoire.

CM : C'est ce que j'ai ressenti et après je pense que ce n'est même pas forcément seulement pour les pompiers de Paris. Même mon père qui est pompier de carrière depuis des années, il ne me raconte jamais forcément ses interventions.

NDD : D'accord, on va s'intéresser un petit peu plus sur l'histoire elle-même de votre roman. Il y a des images qui m'ont marqué. Je voudrais bien savoir comment vous êtes arrivés à ces images-là, est-ce qu'elles vous ont été imposées par l'histoire ? Vous avez pris une bobine



de fil et puis vous l'avez déroulé ? Moi, il y a 2 points qui m'ont qui m'ont marqué dans votre livre, alors je ne vais pas spoiler, mais c'est la mort d'un des personnages d'une façon... horrible. Et l'autre c'est la quantité de détail de la vie quotidienne d'une caserne. Les scènes de bals, moi ça m'a fait rire, la scène où il y a un des héros, le héros pompier qui regarde par la fenêtre passer les jeunes filles en imaginant qu'il y en a peut-être une qui l'embrassera, je trouve ça touchant. Comment vous êtes venu à ces épisodes ?

CM : J'avais vraiment une trame en tête, c'est à dire ce qu'il se passait, à quel moment ... mais c'est vraiment en écrivant que j'ai rencontré les personnages et qu'ils

sont un petit peu imposés. Toutes ces scènes, elles sont venues au fur et à mesure avec toutes les recherches que j'avais faites.

NDD : Vous voyez plus comme une romancière ou comme une journaliste ?

CM : Plus comme une romancière, honnêtement, je ne m'étais jamais imaginé journaliste. Mais c'est vrai que je me suis posé la question quand j'ai commencé à envoyer des versions à des maisons d'édition et qu'on me demandait de qualifier mon roman. Est-ce que c'était un roman ou un roman historique ?



Le livre



L'interview

Jim Carrey

Adrien Dénolette a publié aux éditions Façonnage un essai sur Jim Carrey : L'Amérique démasquée. Dans ce livre, il raconte l'industrie du cinéma du mi-temps des années 90, l'atmosphère politique de ce temps-là et fait le lien entre les oeuvres de l'acteur, son goût pour l'outrance et le génie qui l'habite. Réhabilitation d'un acteur moqué, marginal et sous-estimé.

NDD : Alors, on reçoit Adrien Dénolette qui a écrit 2 essais aux éditions Façonnage. Le premier, c'est Jim Carrey, l'Amérique démasquée, qui est en rupture de stock actuellement. C'est prévu pour quand le la réimpression ? Vous savez ou pas ?

AD : J'aimerais que ce soit fait le plus vite possible. C'est parti vite, et moi j'aimerais bien que ce soit réimprimé mais je n'ai pas encore de date.

NDD : Les éditions Façonnage font de belles couvertures. Celle de Nik ta race, elle est géniale, et celle de de Jim Carrey. L'Amérique démasquée aussi, elle est très original. Ouais c'est vraiment un bon, un beau travail, quoi.

AD : Je ferai suivre le compliment à l'éditeur.

NDD : On va commencer par parler de Jim Carrey, l'Amérique démasquée, avec une question toute simple, pourquoi avoir voulu écrire sur Jim Carrey ?

AD : La réponse serait valable pour les 2 essais en fait. Autant pour Jim Carrey que pour Nik ta rce. C'est que quand je me mets à écrire un livre, c'est à dire qu'on se lance quand même dans une aventure d'écriture qui est longue, ça part toujours de, disons de sentiments. Le premier, c'est un choc esthétique. C'est que je suis frappé esthétiquement, c'est à dire par la force ou par la beauté d'une œuvre. Le deuxième, qui est vraiment lié à ce choc esthétique, c'est un sentiment d'injustice,

c'est à dire que quand j'ai un choc esthétique très fort par exemple, je vous dis une bêtise, là, cet après-midi, pour le boulot, j'ai été revoir un film de Scorsese. Bon, j'ai un choc esthétique très fort, c'est un très grand film, mais je n'ai pas le sentiment d'injustice parce que Martin Scorsese, tout le monde écrit sur Martin Scorsese. Et ça fait 4 décennies que Martin Scorsese est considéré comme un génie. Par contre. Je vois le travail de Jim Carrey, je découvre par exemple quand je deviens critique autour de 25, 26 ans, je constate que personne ne l'a jamais pris au sérieux. Là s'ajoute à mon choc esthétique, un sentiment d'injustice, une vraie injustice. Je me dis c'est pas normal que ce mec-là ne soit pas considéré comme un génie. Il va donc falloir faire le travail critique, c'est à dire le travail de description, le travail aussi de de documentation pour prouver à tout le monde que j'ai raison d'être frappé comme ça, que j'ai raison d'avoir eu ressenti ce choc esthétique. Ça c'est vraiment la raison première. Mais comment se fait-il que personne ne soit aussi enthousiaste que moi sur Jim Carrey qui est un pur génie de la comédie ? Donc voilà, c'est valable aussi, disons pour le deuxième livre, Nik ta race. Il a un personnage principal, c'est un humoriste français, on en parlera tout à l'heure mais c'est Mustafa El Etrassi. Exactement le même choc, c'est à dire je me suis dit, mais c'est incroyable ce qu'il est en train de faire. Pourquoi personne n'en parle ? Donc voilà.

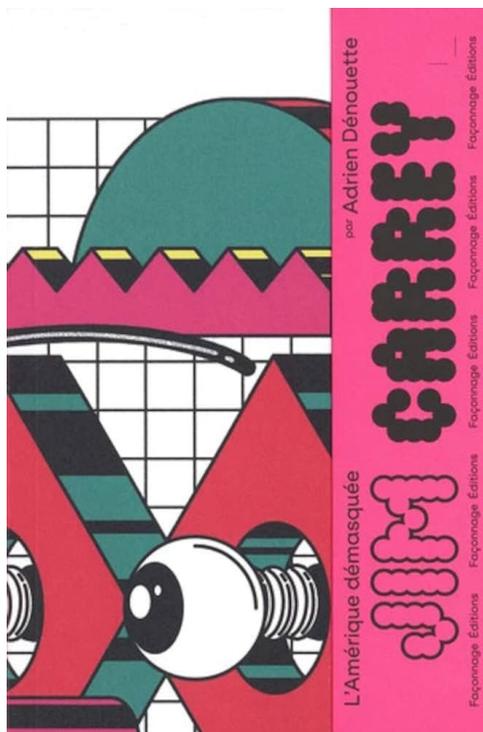
NDD : Est-ce qu'aujourd'hui vous êtes un nostalgique de Jim Carrey ou vous êtes quelqu'un qui croit toujours qu'il est dans l'air du temps ? Comment vous le percevez

aujourd'hui ?

AD : C'est marrant cette question parce que ça fait écho à une discussion que j'avais récemment avec une amie critique qui a elle aussi écrit des essais. Elle s'appelle Murielle Joudet, elle a écrit sur Gena Rowlands, sur Isabelle Huppert, et on discutait du lien qu'on avait avec les objets qu'on avait décrits comme ça. Moi Jim Carrey elle d'autres actrices. Et je réalisais que j'avais pas du tout le même lien. C'est à dire qu'elle, elle a gardé une espèce de grande loyauté par rapport à son sujet où on va toujours rester dans un rapport assumé de défense. J'en parlais aussi avec un ami qui a écrit sur David Fincher par exemple, et on a été voir le dernier David Fincher ensemble à la Cinémathèque et j'en étais très déçu alors que j'adore David Fincher. Mais lui ? Il a travaillé dessus, il le défendait avec mauvaise foi, tout en considérant que oui, c'est vrai que c'est pas un grand film. J'ai pas du tout ce rapport-là. C'est-à-dire que Jim Carrey, je le perçois comme un objet, disons un objet esthétique. J'ai très peu d'empathie par rapport à la personne, ça fait peut-être de moi une espèce de psychopathe, mais moi, ce qui m'intéresse en fait, ce sont les œuvres. C'est ce qu'ils ont laissé en fait, ce qu'ils font. Et un artiste quand il laisse une œuvre ou quand il est actif, il ne m'intéresse que parce qu'il est actif. Le devenir de cet artiste m'intéresse si c'est intéressant, si c'est symbolique. Dans le cas de Jim Carrey, c'est intéressant parce que Jim Carrey a complètement disparu. Il a même déclaré qu'il prenait sa retraite et c'était un peu l'objet du bouquin que vous avez sans doute lu. Mais l'idée c'était d'en faire le symbole d'une autre disparition qui est celle de carrément la comédie de cinéma américaine. On va dire, la comédie populaire. La comédie qui l'a incarnée, dont il a été le roi jusque, disons au début des années 2000. Le dernier roi de la comédie disparaît et tout le

genre disparaît avec lui. Donc disons ça, ça m'intéresse maintenant.

J'ai pas du tout un rapport nostalgique. Il a fait son temps, c'est une époque, j'ai pris énormément de plaisir à décrire tout ça. Le rire trouvera toujours à s'exprimer, mais je ne suis pas très optimiste par rapport au cinéma. J'ai énormément de mal à voir des relais, à percevoir des signes positifs prometteurs. N'oublions pas que le cinéma américain commence à dominer le monde avec le burlesque. Enfin, je veux dire, c'est quand même, ça fait partie de son code génétique et ça, je vois quelque chose disparaître. Et quand une partie de votre code génétique est en train de disparaître, c'est jamais bon signe. Donc j'y vois le symptôme de quelque chose qui ne me rassure pas.



NDD : Moi je veux bien rebondir sur l'injustice dont vous parlez. Vous dites que le premier choc pour vous c'est l'injustice. Alors moi je l'ai vu pour El Atrassi mais moins pour Jim Carrey. J'ai plutôt vu l'histoire d'un marginal. Je vois ce livre comme une ode aux marginaux. Et j'ai trouvé que toute sa carrière, elle s'est vraiment faite à la marge. Que ce soit dans les cabarets, dans la série in Living colors. Est-ce qu'on peut en parler de cette série ?

AD : Ah bah c'est c'est plus qu'important, c'est essentiel. Je pense que sans in living color, il n'y a pas le Jim Carrey qu'on connaît. Disons qu'il a connu un succès assez fulgurant au Canada, très jeune, 16 ou 17 ans. C'est déjà quelqu'un de connu au Canada qui décide logiquement, comme ça arrive, de partir aux États-Unis. Sauf que pendant 10 bonnes années voir plus, passer la petite curiosité qu'il y a à découvrir son show de mimique, de grimace - vraiment. Il avait un show de morphing où il était capable de faire surgir n'importe quel personnage - passer la curiosité des premières années, ça n'évolue pas trop. Il a raté

plusieurs fois le casting du Saturday Night Live qui est l'émission de sketches de référence aux États-Unis. Il a vraiment bide, il a connu bide sur bide. Et pourquoi In Living colors ? Cette émission est vraiment importante, c'est un contre Saturday Night Live. Qui est mis en scène et conçu par des acteurs afro-américains, des Noirs, les frères Wayans. Et donc Jim Carrey, il arrive là-dedans avec des Noirs qui veulent affirmer qu'ils sont des marginaux, que c'est la place que leur réserve l'Amérique. Et c'est en marginaux qu'ils vont rire d'eux-mêmes. C'est à dire qu'ils vont pas du tout jouer le jeu de la dénonciation de la contestation moralisante sociale. Ils vont surtout se moquer d'eux même en fait, mais ils vont se moquer de l'image que les Blancs ont d'eux et donc ils vont pousser tous les marqueurs. De l'humour, de l'offense, du rire gras au maximum, si bien qu'ils vont tout le temps flirter avec la censure et le seul acteur blanc de cette émission, c'est Jim Carrey. Et c'est là que c'est très intéressant parce qu'en fait les frères Wayans, s'ils avaient compris quelque chose, c'est qu'à force de se faire recaler de partout, Jim Carrey avait commencé à nourrir une espèce de noirceur, d'amertume, de frustration. Et ils se sont dit : mais ce mec en fait est comme nous, c'est un mec qui est éternellement marginalisé, c'est un parasite. Et donc il faut qu'on fasse de l'humour avec lui autour de ce personnage de parasite qu'on révèle son personnage de parasite.

Vous disiez, c'est un marginal, c'est vrai, mais quand il est arrivé au cinéma, c'est un marginal qui a dominé l'industrie, c'est à dire que pendant 10 ans, en gros de 1994 à 2004, Jim Carrey, c'est l'acteur le plus rentable. Donc en fait, il a beau être, il a beau parler avec son cul dans Ice Ventura, il a beau être idiot à un degré spectaculaire dans Dumb et Dumber, il a beau se masturber sur René Zellweger dans Fou d'Irène, ça reste des films qui qui cartonnent en fait. Donc ça devient un phénomène qui réoriente aussi les normes du goût à Hollywood.

NDD : On a l'impression que vous vous dessinez les traits, un peu, d'un anti-héros et à la fin de ces supers années pour Jim Carrey, c'est l'arrivée justement au cinéma des super-héros. Cela a un lien avec cette chute ?



AD : C'est drôle que tu poses cette question parce que c'est vraiment la suite logique du livre. Alors oui, tu as une très bonne déduction. Ce que je raconte, c'est qu'en fait, ce spectacle-là, l'idiotie, disons d'une... Alors, il faut replacer le contexte des années 90, où Jim Carrey a remplacé dans l'imagerie populaire dominante l'équivalent de ce qu'avaient été Stallone et Schwarzenegger dans les années 80. Ils étaient les relais sur le terrain de l'image de l'atmosphère d'une décennie, en l'occurrence la décennie reaganienne. Le muscle, le retour en puissance de l'Amérique impérialiste dans les années régales, s'incarnait au cinéma avec Stallone et Schwarzenegger. La grande blague de mon livre, c'est

de dire qu'en fait, dans les années 90, ce n'était pas Stallone et Schwarzenegger, mais plutôt Jim Carrey. Il ressemblait aux années Clinton, et même à Clinton avec cette idée du masque qui tombe. Je fais un parallèle entre cela et l'affaire Monica Lewinsky, où Clinton est obligé de tomber le masque et d'avouer.

NDD: D'accord, et comment imaginez-vous l'avenir ? On voit que les super-héros font un peu moins rêver petit à petit, du moins c'est ce que disent les fans. L'humour semble prendre de plus en plus de place. Avez-vous une vision de l'avenir ?

AD : Alors, comme on parle d'un genre extrêmement dominant, le genre du film de super-héros, il faut bien le replacer dans son importance. On a du mal à le faire parce qu'on n'aime pas les films de super-héros, en tant que cinéphiles. Passé quelques raretés, c'est quand même un genre qui n'est pas esthétiquement apprécié. Mais il faut le replacer dans son histoire. Ce qui se passe depuis 20 ans, c'est une hégémonie, similaire à celle du Western dans les années 40. Le Western coexistait avec d'autres genres, mais il était dominant. Quand je parle du Western, je parle vraiment de John Ford et John Wayne. Ensuite, il y a eu un relais avec le gangster movie, le Nouvel Hollywood, qui a introduit une nouvelle génération de réalisateurs. Pour ma génération, nous sommes un peu les derniers boomers, nos références étaient le genre de mafia. C'était vraiment ça. Maintenant, le relais qui a été pris en termes d'hégémonie populaire, c'est le film de super-héros. Deux choses se sont produites. D'abord, le film de super-héros a vampirisé tous les autres genres, réduisant l'industrie à produire principalement des blockbusters de super-héros. Ensuite, une fois que le Super Hero Movie décline, ce qui est en train de se passer, je pense qu'ils n'ont pas anticipé la transition. On est vraiment au bord de quelque chose, et avec l'évolution inquiétante des plateformes qui s'approprient les talents hollywoodiens, on ne sait pas exactement ce qui va se passer. Il y a même une grève de scénaristes et d'acteurs à Hollywood. L'industrie hollywoodienne subit une petite crise, et je ne suis pas devin, mais quand j'ai écrit sur Jim Carrey en 2018, j'ai vu que la disparition de la comédie était un très mauvais symptôme pour le cinéma américain. Perdre un genre qui fait partie

intégrante de l'ADN cinématographique n'est jamais bon signe.

NDD : Dans le livre, vous établissez des liens entre la carrière de Jim Carrey et les évolutions politiques et sociétales de l'Amérique, d'où le titre "L'Amérique démasquée". Vous avez mentionné plus tôt le lien entre Terminator et les figures musclées face aux gabarits de Jim Carrey dans Ace Ventura. Vous avez également établi des relations entre Fou d'Irène, menteur, et l'affaire Bill Clinton. Pensez-vous que Jim Carrey est conscient d'avoir creusé ce sillon, ou a-t-il été simplement un instrument dans les mains d'un visionnaire autre que lui, comme un scénariste, un directeur, un casting ou un réalisateur ?

AD : Non, clairement, il n'y a aucune conscience de la part de Jim Carrey. Il faut vraiment le percevoir comme une anomalie. C'est quelque chose qui a pris tout le monde par surprise. Il y a un alignement des planètes avec sa participation à trois films différents la même année en 1993, qui sortent en 1994. C'est un pur hasard qu'il y ait une telle cohérence dans son personnage, du projet "The Mask" au projet "Dumb and Dumber". Il aurait pu ne tourner dans aucun des trois à tout moment. Le plus sûr était "Ace Ventura", mais même cela n'était pas garanti que ça fonctionne. C'était conçu comme une série B comique qui pourrait échouer. C'est une suite de hasards heureux qui ont propulsé Jim Carrey. Ensuite, l'industrie s'adapte. On veut du Jim Carrey, on veut des films comme ça. On lui fait des ponts d'or pour qu'il fasse des suites. Il est le premier acteur dans l'histoire du cinéma à toucher un cachet de 20 millions, même avant Tom Cruise et Brad Pitt. Jim Carrey assure le spectacle sans effets spéciaux, ce qui rend la rentabilité plus importante que les blockbusters nécessitant des budgets colossaux. Il est plus fort que le système, une anomalie totale, une créature qui est devenue une superstar.

NDD : Cette anomalie, est-ce née de sa frustration, de ses débuts difficiles et de son envie de couleur ? Vous pensez que c'est cela ?

AD : Oui, je pense que l'outrance de son personnage est née de sa frustration. Sa capacité à être provocateur

provient de là. Quand il écrit des personnages vulgaires et outranciers comme dans "Ace Ventura", qui n'est pas du tout adapté pour les enfants mais est quand même présenté comme un film pour enfants, cela le fait rire. Le grand malentendu autour de Jim Carrey est de croire qu'il est destiné aux enfants. Ses films, comme "Fou d'Irène", sont des chefs-d'œuvre sur la masculinité, mais pas du tout destinés aux enfants. Jim Carrey arrive avec un personnage d'une noirceur incroyable, et le succès vient de cette surprise.

NDD : Tous les personnages qu'il incarne semblent autobiographiques, reflétant le loser qu'il était devenu un grand.

AD : Absolument, tous les personnages que Jim Carrey incarne sont un peu autobiographiques, reflétant le loser qu'il était et qui devient surpuissant. C'est l'histoire de sa vie, de Stanley dans "The Mask" à Ace Ventura et "Bruce Tout-Puissant". Il incarne le loser qui devient surpuissant, une narration qui se rapproche de sa propre expérience de vie. Dans le livre, j'aborde beaucoup l'idée que Jim Carrey excellait à représenter le pire de nous-mêmes, mais le pire dans une dimension que l'on n'avait même pas imaginée. Ace

Ventura incarne ce personnage qui ne parle pas comme nous, qui n'est pas réaliste, mais un cartoon. Il caricature tous les marqueurs de la réussite à l'américaine, et les années 90 sont une continuation du travail des années 80 dans le cinéma populaire, mais poussant les limites jusqu'à l'explosion du modèle.

Verhoeven, Scorsese, et même des références culturelles comme le gangsta rap étaient des moyens de caricaturer l'American Dream en feignant d'avoir atteint le succès pour mieux montrer que ce succès est dégueulasse. Les années 90 sont subversives, et Jim Carrey incarne ce trait. Ce qui me plaît le plus, c'est quand il représente

vraiment le pire, comme dans Ace Ventura et Dumb and Dumber. Son génie éclate sous la caméra des frères Farrelly. Plus tard, il évolue en jouant des personnages dont le masque tombe, révélant l'inconscient, comme dans The Mask.

Quand le masque tombe, c'est du pire tel qu'on ne l'avait jamais vu au cinéma. Jim Carrey a compris cela et a utilisé le masque comme un outil pour jouer la schizophrénie masculine, où l'on demande à la fois d'être exemplaire et le pire potentiellement. C'est ce programme que j'apprécie le plus, et c'est ce qui fait de Jim Carrey une figure comique ultime jusqu'à The Grinch. Après Bruce Tout-Puissant, son programme commence à basculer, à s'adoucir, perdant un peu de sa force subversive. À partir d'Éternel Sunshine of the Spotless Mind, dans les années Bush, Jim Carrey semble faire pénitence pour ses rôles excessifs des années précédentes, jouant des personnages dépressifs ramenés à la vie.

NDD : Vous avez mentionné le terme "subversif". Dans le livre, vous évoquez aussi les années 2000 comme une période où la subversion a disparu avec l'arrivée des super-héros patriotiques. Est-ce que cela signifie que la

subversion avec Jim Carrey a disparu, et aujourd'hui, n'y a-t-il plus de subversion au cinéma, ou Jim Carrey l'a-t-il emporté avec lui ?

AD : Je constate en tant que cinéophile que le niveau de piratage d'objets destinés au grand public, cachant des spectacles hyper subversifs, a diminué après les années 2000. Les années 90 étaient une décennie de licence et de permissivité, où des films comme Basic Instinct, RoboCop, et Jim Carrey ont atteint un point de piratage rare. Cependant, après les années 2000, le cinéma mainstream est devenu plus frileux, la mainmise du



cahier des charges étant trop importante. La subversion que l'on voyait dans des films comme Ace Ventura, Fight Club, ou Man on the Moon est devenue rare. Certains films des années 2000 comme The Grinch peuvent être considérés comme des semi-piratages, mais le niveau de noirceur et de subversion a diminué.

NDD : On pense à certains films comme "Everything Everywhere All At Once."

AD : Non, ce n'est pas subversif, c'est du multiverse spectacle avec des personnages exemplaires. Ce que je considère comme subversif, c'est quand le personnage principal n'est pas exemplaire et que le fond du spectacle est démoniaque, visant à salir l'âme du spectateur. Cette subversion-là, je ne la vois plus dans le cinéma mainstream après les années 2000.

NDD : Peut-être que le cinéma est bridé, avec des contraintes plus fortes aujourd'hui.

AD : Oui, la mainmise du cahier des charges est très forte. C'est une convergence de facteurs, et le cinéma mainstream est devenu beaucoup plus léger depuis la fin des années 90.

NDD : C'est une évolution du paysage cinématographique.

AD : Oui, c'est une évolution, et il est plus difficile de trouver des films qui osent parasiter l'ordre établi de la même manière que Jim Carrey le faisait dans les années 90.

Cette interview est une transcription de celle réalisée pour le podcast "Précédemment dans...", disponible sur toutes les plateformes de streaming audio. Nous vous conseillons d'écouter l'intégralité de l'entretien et, surtout, d'acheter le livre !



Le livre



L'interview

Nik ta race

En 2023 sort aux excellentes éditions Façonnage le deuxième essai d'Adrien Dénolette : "Nik ta race, une histoire du rire en France". Dans ce livre, Adrien Dénolette démontre l'embourgeoisement de la culture du rire, le traitement injuste (et raciste) fait aux grands humoristes en prenant pour exemple l'un de ses génies : Mustafa El Atrassi.

NDD : Donc, on est ici pour discuter de "Nik ta race", sous-titré "Une histoire du rire en France". Alors, je vais partager avec vous ce que j'ai compris à la lecture du livre. Du coup, pour moi, le livre raconte une histoire parallèle, une histoire qui se déroule à côté de ce que j'appelle peut-être la mémoire collective, la mémoire culturelle collective. Cela signifie que nous allons retenir ce qui nous arrange, nous allons retenir Jamel, nous allons retenir les "gentils Arabes" qui jouent avec les mots de manière amusante, nous allons retenir ceux qui se tiennent bien droits, le doigt sur la couture du pantalon. Mais en revanche, la vraie culture se forme en marge, en dehors des caméras, entre guillemets. J'ai l'envie d'écrire pour les rappeurs, les sportifs, les hommes ordinaires, les humoristes. Et vous mentionnez que les meilleurs sont souvent dans les banlieues et qu'on les ignore. C'est ce que j'ai compris, n'est-ce pas ? Êtes-vous d'accord ? Plutôt d'accord, ou devrais-je recommencer ?

AD : Je suis d'accord, oui, tout à fait. C'est, comment dire, l'instantané de départ, le livre part d'une découverte, celle de Mustafa El Atrassi, un humoriste de stand-up qui en fait est complètement marginalisé. D'abord parce qu'il a fait ce choix, mais aussi parce qu'il n'a aucune reconnaissance dans la presse ou les médias, donc dans le milieu culturel, il n'y a aucune critique de son travail. Quand je le découvre, je réalise rapidement qu'il excelle dans le stand-up, et cela m'amène à réfléchir. Je me demande si le meilleur de la création ne se trouve pas toujours en marge. Ne devrait-on pas toujours chercher à prouver sa valeur, à faire son travail avec le

plus d'intégrité possible, avec le moins de concessions possibles, surtout dans le domaine de l'humour ? Ainsi, je conclus que, dans notre époque contemporaine, les valeurs culturelles de l'establishment ne représentent pas nécessairement ce qu'il y a de meilleur. Souvent, les meilleurs se trouvent du côté des marginaux. C'est le cas de Mustafa El Atrassi, un humoriste arabe qui prend la parole, insulte les Arabes, présente un spectacle très provocateur et agressif. C'est une violence que personne n'assume dans le monde humoristique français, et je constate que le milieu culturel français a du mal à reconnaître que ces performances font partie de ce qui est meilleur. C'est là que j'en viens à catégoriser et à affirmer que nous sommes confrontés à une ségrégation culturelle, où certains objets sont admirés et d'autres restent en marge. Le pari du livre, bien sûr, va un peu à l'encontre de cela. Il s'appelle "Nik ta race" et n'est pas là pour être consensuel. Nous flirtions presque avec une forme pamphlétaire, où j'exagère un peu pour mettre en lumière l'absurdité de la situation. Cependant, je reste d'accord avec ma thèse principale selon laquelle les plus intéressants sont souvent les pires, et que cela se trouve non pas nécessairement dans la culture, mais dans la création artistique. Je fais cette distinction entre la culture, qui reconnaît la création, et la création qui se fiche complètement d'être reconnue par la culture. C'est simplement de la création. Vous comprenez ce que je veux dire ? Dès que vous êtes reconnu par la culture, vous entrez dans l'ordre établi.

C'est un petit peu le geste qu'a fait Mustafa El Atrassi, qui

avait commencé à la télé, qui a une espèce d'embryon de carrière chez Ruquier, tout ça. Et il décide de couper avec tout ça pour mieux renouer avec l'essence démoniaque de son art et donc : « tant pis pour la reconnaissance, tant pis pour les articles dans la presse, tant pis pour les affiches, je ne passe que par mes réseaux, mes réseaux sociaux, je ne fédère que mon public, vient qui veut. » Pas de concession.

NDD : D'accord, donc la culture, c'est la culture mainstream.

AD : Les milieux culturels, que ce soit la presse, les musées, ou les autorités compétentes, également l'enseignement, par exemple à l'université. C'est de la culture, et c'est là d'où je viens. Je viens de la critique, travaillant pour Arte. La culture, je la connais bien. Disons que, vu que j'y suis impliqué, j'ai un aperçu assez approfondi de l'intérieur. Je constate à quel point certains objets sont constamment méprisés, et le point commun de tous ces objets est leur caractère populaire. Dès qu'un objet est populaire, il est toujours considéré comme une production subalterne, marginale, ce qui est d'autant plus absurde et paradoxal que le populaire est en fait ce qui est le plus consommé.

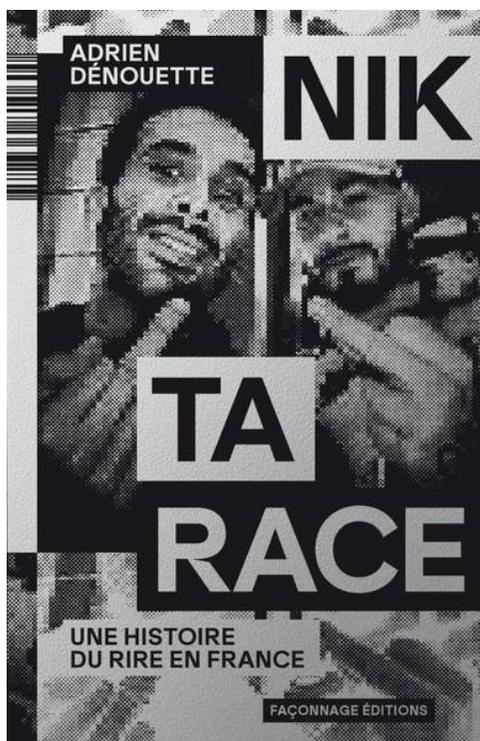
NDD : Revenons au début de ce que vous disiez dans l'introduction sur l'histoire du rire en France, que vous qualifiez de trahison. Vous prenez l'exemple de Gavroche et mentionnez qu'aujourd'hui, ceux qui tirent les ficelles ne sont pas du côté des Gavroches, mais du côté de ceux qui tirent. Vous affirmez que le rire en France a perdu de son pouvoir et de sa subversion. Est-ce que vous êtes d'accord avec ce que je viens de dire, est-ce que c'est là le message que vous souhaitez transmettre dans l'introduction ?

AD : Oui, oui, tout à fait. Le mot "trahison" est évoqué dans le livre à propos de cet instantané dont je parlais

précédemment. En fait, la logique du livre consiste à dire que, comme personne ne connaît Mustafa El Atrassi et que l'on ne sait pas du tout où le placer, il a fallu que je l'inscrive dans une histoire. Ainsi, le geste de Mustafa n'est pas si étranger ni si marginal que cela, il s'inscrit dans une histoire du rire, une histoire du populaire en France. L'essai vise à explorer si Mustafa El Atrassi ne serait pas le plus fidèle à notre identité française, une identité provocatrice, extrêmement railleuse, et qui brillait notamment au XIXe siècle dans la littérature, l'opéra bouffe et le dessin de caricature.

Je date cela dans le livre jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, période où la France commence à faire des compromis avec sa conscience, d'abord en ce qui concerne la collaboration, puis avec la colonisation. Toute cette histoire me permet de réinscrire le geste très chambreur et agressif de Mustafa El Atrassi dans une histoire, en partant de Gavroche. Gavroche représente vraiment l'esprit de son siècle aux yeux de Victor Hugo, se moquant de tout le monde. C'était un chambreur avant tout. Ainsi, si Gavroche tuait, c'était parce qu'il chambrait l'autorité, il chambrait le pouvoir. Relisez Les Misérables, vous verrez qu'Hugo le fait parler comme un chambreur. Le chambrage, c'est une forme d'humour à l'origine très française, qui a malheureusement

disparu. C'est là que je dis qu'il y a une forme de trahison contemporaine de l'histoire moderne de la France d'après-guerre. Notre culture, ce qui appartenait à notre culture, le sens de la provocation, notre instinct d'émeutiers incontrôlable, ont disparu. Le XIXe siècle était le dernier moment où nous brillions vraiment, car nous n'étions pas l'Angleterre victorienne. Au contraire, nous étions politiquement incontrôlables, tant dans notre humour que dans notre production artistique. Je me demande comment nous en sommes arrivés là.



NDD : Trahi par qui ?

AD : Bah, selon moi, c'est la classe bourgeoise, c'est l'embourgeoisement de la culture qui a trahi cela. L'embourgeoisement, c'est quoi ? C'est simplement la culture de la distinction. C'est toujours se situer de manière à avoir un privilège par rapport à cela. D'accord, et cette manière d'avoir un privilège, moi je vois la victime de ça. Un privilège, c'est toujours trouver



un subalterne, toujours trouver un inférieur. Et cette manière d'avoir un privilège par rapport à tout cela, c'est de se trouver inférieur. Moi, en tout cas, par rapport

à tout ce que j'observe, je constate que l'inférieur, c'est toujours le populaire. C'est toujours la production populaire, et donc le rire, on va toujours pointer du doigt, se boucher le nez devant la vulgarité du rire, alors qu'il y a là-dedans non seulement des choses très fortes, mais en plus des choses qui sont parties prenantes de notre identité. Et c'est la raison pour laquelle je pars de Gavroche et je dis, oui, on a trahi cela, et donc on a trahi aussi, je veux dire, la nature démoniaque et incendiaire anarchique qu'on est. On est quand même le pays qui a coupé la tête de nos rois. On est les seuls qui a fait ça. À l'échelle de l'Occident, beaucoup ont gardé leur roi, même aujourd'hui, des monarchies complètement artificielles, des appareils. Et je veux dire, on est ce peuple-là, faut jamais l'oublier, et donc ça se traduit forcément aussi par une forme d'humour très agressive. Et ça, on l'a perdu. On a même appris à le détester. C'est là que je dis qu'il y a une forme de trahison. Donc je fais de la situation de Mustafa El Atrassi le meilleur dans un art, le stand-up, qui aujourd'hui a pignon sur rue et dont personne ne parle, personne ne parle d'El Atrassi. On va vous faire des interviews de tout le monde, de Blanche Gardin, de Thomas Ngijol, de qui vous voulez, mais jamais d'El Atrassi, alors que c'est le meilleur. Enfin, je veux dire, on récolte les fruits de cette trahison-là, et d'ailleurs, je veux dire, je le constate quand j'écris ce livre. Tout le monde ne demande que des interviews parce que ça touche à des sujets qui sont sensibles, qui sont délicats, mais sensibles et délicats, ça ne veut pas dire que c'est interdit d'en parler, ça ne veut pas dire que c'est interdit de dire là-dedans, ça coexiste avec énormément de force. Vous voyez ce que je veux dire ?

NDD : Oui, je vois, c'est surprenant.

AD : Et donc on me demande de parler exactement de ce qu'on est en train de faire. Moi, je n'ai fait que des interviews. Parce qu'on se dit "Ah, c'est bien ce qu'il a dit, mais on n'ose pas s'appropriier totalement ce qu'il est en train de dire. Donc là j'ai mis un malaise quand même. Il y a un truc, il y a un truc de "Ah s'il peut en parler, ça nous va parce que c'est intéressant ce qu'il dit, mais nous on ne ferait pas un article. »

NDD : Dans le livre vous parlez du face à face de Thomas Ngijol avec Nicolas Sarkozy devant qui il présente sa sa carte d'identité et Sarkozy lui répond avec un ton paternaliste. Vous écrivez qu'une séquence comme ça aux États-Unis, cela aurait été préjudiciable. C'est la grande tradition de ce qu'on appelle le roast. Et que du coup, en France, cela n'a pas du tout été préjudiciable et du coup, vous commencez à dire qu'aux États-Unis, les humoristes sont mieux traités qu'en France.

AD : Tout simplement parce qu'en France, la culture est l'essence bourgeoise. Je veux dire, la culture est bourgeoise en France, aux États-Unis, qui est un pays beaucoup plus jeune, qui est un pays beaucoup plus voyou dans ses racines. C'est quand même tous les rejetés de l'Europe. Très vite en fait, le populaire s'installe, le populaire prend les commandes et le rire, le spectacle du rire, la comédie, le burlesque, le stand-up, le cabaret prend une place, vraiment presque un espace qui est incomparable avec celui de la France. Il y a un plaisir du spectacle, de l'autodérision qui est absolument absente en France. Ça, c'est aussi un des grands points du livre, c'est de montrer à quel point l'embourgeoisement, ce que j'appelle l'embourgeoisement de la société et l'embourgeoisement du rapport aux objets culturels existe. Il faut bien comprendre que, en France, il y a une espèce de crainte d'être attaqué, une crainte d'être pointé du doigt, une crainte d'être moqué. Pourquoi ? Parce que on a peur d'être abaissé. On a peur de soudain l'espace d'un moment d'une blague, d'être symboliquement l'inférieur de quelqu'un, ça c'est vraiment proprement lié à notre instinct bourgeois, c'est à dire celui qui fait qu'on a toujours envie d'être au-dessus de quelqu'un.

Là-bas, il y a une culture du roast, le satiriste monte sur scène et le président est ramené à sa nature d'être humain comme les autres et rabaissé devant tout le monde. Et c'est quelque chose de très scruté aux États-Unis. Quelqu'un qui sait l'espace d'un spectacle, relativiser ce pouvoir, faire preuve de recul, faire preuve de mansuétude, faire preuve tout simplement de maturité émotionnelle. Eh bien ça va être bien vu de la part du public américain. Nous n'avons pas élu n'importe qui derrière le bouton rouge du bouton nucléaire, nous avons élu quelqu'un qui est capable de prendre une

vanne en face. C'est tout l'inverse en France, le spectacle est très mal perçu. J'en veux pour preuve encore tout dernièrement par exemple, l'affaire Guillaume Meurice. La présidente de Radio France, va dire, on se désolidarise de cette blague, elle n'a pas lieu d'être, elle n'est pas raisonnable, elle va trop loin. Mais c'est le le travail de l'humoriste d'aller trop loin en France, c'est vraiment ça cette réaction, elle est vraiment typique, elle est vraiment typique de l'état d'esprit français qui se méfie toujours du rire parce qu'il a toujours peur d'être, d'être moqué. En fait, on a peur de la moquerie alors que une fois encore, j'en reviens à Gavroche, ça fait partie de notre identité d'être moqueur. Le chambrage fait partie de notre culture. L'ignorer, c'est se couper. D'une partie de ce qu'on est, et ça aura probablement des conséquences. Cela a déjà des conséquences, c'est la faiblesse de la scène humoristique.

NDD : Moi, j'ai l'impression que ce qu'on veut maintenant, ce qu'on voit, c'est de l'humour sans le subversif. Canada Dry, de l'humour qui n'en est pas, du subversif qui n'en est pas.

AD : Ouais, rire de distraction, l'humour de distraction. L'humour qui se tient droit, qui nous fait sourire mais qui ne risque pas de nous tourner ridicule.

NDD : Vous montrez aussi la différence de traitement entre la France et les États-Unis de ses artistes, de ses sportifs. Vous dites qu'on excuse le côté arrogant de Mohammed Ali parce que c'est un génie. En France, on va chercher des noises à Zidane, à Benzéma et on va plutôt aller voir le gentil Giroux, etc...

AD : C'est, c'est alors. Là, pour le coup, le sport, j'en fais vraiment un exemple parmi d'autres. Il y a le rap aussi. Il y a le traitement du rap, par exemple dans les Victoires de la Musique, qui sont vraiment symptomatiques d'un délit de sale tête.

NDD : Vous parlez de SCH, c'est ça ?

AD : SCH, oui. Enfin, surtout de tous ceux qui n'ont jamais été récompensés, alors qu'en fait, qu'est-ce qui domine la musique populaire ? Qu'est-ce qui a remplacé

le rock depuis 25 ans ? Le rap. Mais non, l'intérêt de prendre Mohamed Ali et de le comparer au traitement de nos sportifs en France. C'est de montrer qu'en fait, Mohamed Ali, en dépit de son trash talk, c'est-à-dire de cet art de l'adversaire, en dépit de son agressivité verbale et même de son arrogance, on l'adorait, et même on a fini par l'adorer pour ça. Alors bien sûr, au début, il y avait des résistances parce que, on parle quand même d'un noir dans les années 60, une société qui n'a pas du tout encore surmonté ses la ségrégation d'abord, et puis qui n'a pas encore vu les luttes pour les droits sociaux aboutir, donc c'est extrêmement provocateur. Mais on a fini par l'aimer, Mohamed Ali, et même l'Amérique considère que c'est le plus grand sportif du 20e siècle.

Et je compare l'Amérique à la France parce qu'en fait, ce qu'on aime en Zidane, ce n'est évidemment pas le coup de boule. Alors que moi, c'est le coup de boule que j'aime chez Zidane. Et moi, je vois qu'en France, on aime le joueur exemplaire, on aime la carrière exemplaire, et on réclame de nos sportifs qu'ils soient exemplaires. Parce que bien sûr que si un footballeur s'exprime et qu'il a un peu de bagout, ça va prendre le sens du chambrage. Et bien sûr que le sport en tant que mise à l'épreuve d'un adversaire et d'un rival est très, très

proche du chambrage et du trash talk. On est dans des dispositifs de duels. En fait, le sport, le trash talk, le rap, le chambrage de stand-up, on est dans des mises à l'épreuve, on est dans du duel. Et qu'est-ce qui nous fait peur là-dedans, en France ? Eh bien, c'est qu'à un moment, la mise à l'épreuve, elle se retourne contre la France et qu'elle se retourne contre ce que la France ne veut pas affronter. La bourgeoisie de sa société, le très grand conservatisme de sa culture qui sont ridicules. Et là, c'est là que je compare à la culture américaine, et notamment l'autodérision, et notamment le plaisir des chambrageurs, et notamment le plaisir du populaire. Je

réclame qu'on puisse dire, allez, il est temps de laisser des Zlatan Ibrahimovic dire des trucs, des énormités qu'on admire. Moi, je vais pile aux endroits où les gens ne veulent pas aller parce que ça ne ça n'entre pas dans le Panthéon de ce qu'il convient d'admirer. Parce que tout le monde a envie d'être prestigieux en France, tout le monde veut avoir un privilège sur les autres. Donc moi, je vais du côté des Arabes et des autres, ceux qui n'ont aucun privilège. J'y vais parce qu'il y a du talent. S'il n'y avait pas de talent, j'en aurai rien à faire, je le fais pas pour des raisons politiques, je le fais pour des raisons esthétiques. Je trouve ça insupportable qu'un mec comme Mustafa El Atrassi ne soit pas, à chaque interview d'un type qui fait du stand-up, et à qui on dit

't'es le meilleur en ce moment' ou 'c'est quoi les meilleurs pour toi', je trouve ça insupportable que personne n'ose dire, alors qu'ils le pensent quasiment tous, mais je trouve ça insupportable que, par politiquement correct, par autocensure, les gens n'osent pas dire 'bah, c'est El Atrassi, ouais, il est violent, ouais, il est agressif, mais c'est lui'. Puisque personne ne le dit, je le dis.

NDD : Comment vous expliquez le fait qu'il soit mis à l'écart ?



AD : Le crime d'El Atrassi, c'est d'avoir assumé qu'il appartenait à une communauté. Les Arabes de France et qu'en s'adressant à cette communauté, il pouvait faire mieux que tous les autres. Et donc en fait, le crime d'El Atrassi, c'est d'avoir éventé un tabou, qui est la réalité communautaire en France. Cela paraît politique ce que je raconte, mais ce n'est pas politique, ce sont des observations de réception sociale. C'est dire que puisque je m'intéresse à un artiste que personne ne reconnaît, je suis bien obligé de décrire le contexte de réception et donc de la société dans laquelle il s'inscrit. Et je constate que ce qui gêne, ce qui dérange avec El Atrassi, c'est que

c'est un Arabe qui parle à des Arabes. Et même parfois avec des mots arabes. L'argot, ça a toujours été la langue de l'ouvrier pour parler dans son dos au bourgeois sans comprendre, et c'est ce qui dérange, c'est qu'il y a une communauté, dont on ne reconnaît pas l'identité. En fait, il y a un gros tabou en France, c'est celui de la réalité communautaire. Je veux dire, c'est même un tabou d'État, quoi. La France refuse de parler de réalité communautaire. Y a même des interdictions en France qui ne sont pas, par exemple, des interdictions aux États-Unis. C'est, par exemple, de faire la comptabilité des gens selon leur confession religieuse ou leur ethnie, c'est interdit. Les États-Unis reconnaissent cette réalité communautaire. El Atrasi, c'est ça son crime, c'est d'assumer la réalité communautaire."

NDD : Vous dites que Charlie Hebdo montre l'hypocrisie, certains ont vu dans la foule pâle, une preuve de l'antisémitisme des Arabes alors que c'était juste de l'abstention. Vous dites qu'aux USA, de toute façon, on n'a pas publié les caricatures, parce que ça ne servait à rien, parce que là-bas, la satire est encouragée, elle est applaudie, elle est appréciée, ce qu'elle n'est pas en France. Donc ça a créé des problèmes et qu'ici en France le « Je suis Charlie », c'était plus une leçon des Blancs à ses métèques. Et du coup, j'ai l'impression que vous dites que « Je suis Charlie » et le traitement qui est réservé à Mustafa El atrassi, ça montre juste que la France est raciste.

AD : Le racisme de la France, ce n'est pas l'invention du livre, hein, c'est plutôt un constat que le livre redécrit sous des angles originaux. Mais pourquoi je parle des attentats de Charlie Hebdo ? En fait, je parle de la réception dans les banlieues, par les banlieues des attentats de Charlie Hebdo et notamment du petit murmure de reproches qui leur avaient été adressés au moment de toutes ces manifestations où on avait reproché aux banlieues de ne pas faire corps avec l'émotion nationale. Et ce que je dis dans cet article, dans ce passage de mon livre, dans ce chapitre, ce que je dis, c'est que les banlieues se sont abstenues. En fait, elles se sont été blessées de l'attitude de Charlie Hebdo. Je rappelle aussi à quel point le petit jeu de Charlie Hebdo avait commencé à tourner vinaigre et devenir sacrément partisan. Je veux dire, c'est une

chose de se moquer de la bêtise d'un autre, c'en est une autre de se moquer d'une bêtise qui n'aura pas le droit de réponse. Or, quand on se moque de l'Église, quand on se moque de la bourgeoisie, quand on se moque d'un représentant politique, on se moque d'un puissant, en fait, on se moque d'un dominant et c'est le rôle de la satire d'aller relativiser et rabaisser un dominant. C'est une espèce de contre-pouvoir. D'un coup on le rend inférieur parce qu'on s'est moqué de lui. Mais vous vous moquez de quelqu'un qui n'a pas voix au chapitre, quand vous vous moquez d'une communauté qui n'a jamais le droit de réponse parce qu'en fait elle n'a aucune reconnaissance, elle n'a pas de voix au chapitre, elle n'a pas de représentant à la télé, elle n'a pas de représentant dans la société. Je veux dire, vous connaissez beaucoup, vous, des représentants politiques à l'Assemblée qui sont issus des banlieues ? Vous en connaissez beaucoup des productions artistiques qui sont reconnues par la culture, qui reçoivent des victoires de la musique, des El Atrassi qui sont reconnues, qui reçoivent des Molières ? Non ? Et donc cette abstention du centre de la France, de la culture par rapport aux banlieues, elle ne pouvait pas récolter d'autres réponses qu'une autre forme d'abstention. Vos problèmes sont vos problèmes.

Il y a une double hypocrisie. Parce qu'il y a l'hypocrisie de reprocher aux banlieues de ne pas avoir été assez solidaire et il y a l'hypocrisie du « je suis Charlie ». Bien sûr que non, la France n'est pas Charlie. La France n'était pas du tout Charlie. La France ne lisait pas Charlie et la France, on vient de le voir encore avec Guillaume Meurice, dès qu'il y a une blague un peu olé olé, les gens ont envie de se choquer et donc on ne va jamais faire l'effort de comprendre le rôle de l'humour qui est précisément de choquer, qui est d'offenser, qui est d'aller là où personne n'irait. Aller trop loin, c'est ça le rôle de l'humour, aller essayer constamment de repousser les limites de de l'acceptable, de l'EXEMPLAIRE, c'est être démoniaque, là où tout le monde prétend être un ange. Et je suis Charlie, je suis désolé hein, mais quand vous dites Je suis Charlie et que vous laissez les Guignols disparaître sans qu'y ait aucune enquête de fond par rapport à ça... Donc arrêtez. Ne me brandissez pas un panneau, Je suis Charlie, vous ne défendiez pas le rire de Charlie, vous défendiez votre émotion. Vous avez

été ému de ce qui s'est passé et c'est bien normal, c'était de la barbarie. C'est bien normal d'être choqué, mais ne brandissez pas un panneau je suis Charlie parce que là, ça devient hypocrite.

NDD : J'ai une dernière question. Vous parlez notamment du cinéma, notamment avec le film des inconnus, les 3 frères et les films de Bacri/Jaoui, et alors si je résume, moi j'ai lu, j'ai cru lire dans votre livre que ces films, ce sont des crachats à la vieille France qui ne partage pas ses privilèges.

AD : Je fais un focus sur les années 90 parce que ça a quand même été un grand moment de la comédie en France, notamment pour Les visiteurs et pour Les trois frères, pour Les Inconnus qui sont selon moi les derniers plus grands du rire à la française,

qui est un rire qui hérite non pas du stand-up, qui est une tradition anglo-saxonne, mais qui hérite en fait du café-théâtre. Et vous savez, des personnages, c'est à dire des sketches, nous, notre, notre art, c'était les sketches et les derniers grands, c'est Les Inconnus. Ce qui me plaît dans Les trois frères, c'est que quand ils font un film ils font pas juste une suite de sketches comme Les Nuls. Quand ils font un film, on comprend que dans leurs sketches, on comprend qu'ils tapent sur tout le monde, les pauvres comme les riches, comme la classe moyenne, comme les politicards. Ils tapent sur tout le monde et on se dit mais s'ils font un film, qu'est-ce qu'ils vont finir par raconter ? En fait, ils font une satire sociale qui est particulièrement drôle et qui est particulièrement touchante. Moi j'adore les 3 frères. Et ce cinéma-là, on ne sait plus le faire parce que le rire s'est dissous dans la culture anglo-saxonne.

Cette interview est une transcription de celle réalisée pour le podcast "Précédemment dans...", disponible sur toutes les plateformes de streaming audio. Nous vous conseillons d'écouter l'intégralité de l'entretien et, surtout, d'acheter le livre !



Le livre



L'interview

DAMIEN GALISSON

La dragonne et le drôle

Dur de résumer tout le bien que nous pensons du livre de Damien Galisson. Le plus simple est de lire cette interview et surtout de courir vous procurer son livre aux éditions Sarbacanne.

NDD : Alors, aujourd'hui, nous accueillons Damien Galisson, auteur du livre "La Dragonne et le Drôle" aux éditions Sarbacane. C'est l'histoire d'une troupe de brigands accompagnée d'un enfant surnommé le drôle, sans prénom, du moins il ne s'en souvient pas. Un jour, le drôle rencontre un dragon qui s'avère être une dragonne, ou l'inverse. Avant de discuter du livre, j'aimerais en savoir un peu plus sur vous, Damien Galisson. Vous avez fait partie d'un groupe de métal appelé Tanen, c'est bien ça ?

DG : Oui, c'est ça. Tanen.

NDD : Vous étiez le parolier du groupe ?

DG : Et aussi le chanteur.

NDD : Les textes étaient sombres, tout comme dans votre livre. En ouvrant votre livre, je me suis dit, tiens il passe d'un univers sombre à quelque chose de plus lumineux, avec des dragons, etc. Cependant, après avoir terminé le livre, j'ai constaté qu'il y avait aussi une certaine noirceur dans cette histoire. Êtes-vous d'accord avec cette observation ?

DG : Oui, tout à fait. Je pense que la présence de la dragonne et du drôle apporte une dimension lumineuse à l'histoire, en nous faisant voir le monde à travers les yeux d'un enfant de 12 ans. Cependant, ce monde est confronté à des défis difficiles. La fantaisie et le métal sont deux genres qui se mêlent bien, et cela transparait dans l'histoire.

NDD : Il me semble que vous avez également écrit des livres pour enfants. Est-ce que cela a commencé en parallèle de votre expérience avec Tanen ?

DG : En réalité, j'ai toujours eu envie de raconter des histoires, même dans mon enfance. Initialement, cela se manifestait à travers le dessin et la BD. Plus tard, à l'adolescence, on m'a donné une guitare, et je me suis lancé dans la musique. Cependant, la naissance de mes enfants m'a ramené à l'écriture et au dessin. Mes influences littéraires ont évolué vers des auteurs de fantaisie tels que Stephen King et Chuck Palahniuk, ce qui a également influencé mes chansons avec Tanen.

NDD : En ouvrant votre livre, deux éléments frappent immédiatement. Premièrement, la liste de groupes de musique tels que Radiohead, Brutus, Gojira, et Cult of Luna. Pourquoi ces groupes ont-ils une place importante dans votre livre ?

DG : Alors, la bande son du livre est due à Thibault Bérard, qui a créé la collection chez Sarbacane. Depuis les débuts de la collection, la musique a toujours été présente dans tous les romans. Personnellement, j'ai tout de suite aimé cette idée, car j'écoute beaucoup de musique, je vis avec la musique et j'écris en musique. Les titres présents, bien que moins présents pendant l'écriture, ont marqué des moments de ma vie.

NDD : D'accord, donc en gros, vous écrivez en musique pour vous immerger et vous inspirer. La bande son que l'on trouve en première page de votre livre est donc la signature de la maison d'édition, c'est bien ça ?

DG : Oui, tout à fait.

NDD : D'accord. Alors, il y a une deuxième chose qui attire l'attention dans votre livre, c'est la mise en page. On voit des mots qui ne sont pas bien alignés avec les autres, des lettres qui se baladent de-ci de-là. J'aimerais savoir pourquoi, mais je vais d'abord vous partager mes deux théories, et vous me direz si l'une d'elles est correcte ou si c'est complètement farfelu. Ma première théorie était que les lettres sont poussées par le vent, comme les îles poussées par le vent dans votre livre. Et ma deuxième théorie est que ce sont des bouts de chansons qui se baladent, étant donné que la chanson a un rôle important dans le livre. Pourquoi avez-vous choisi cette mise en page ?

DG : C'est assez amusant, je vais revenir un peu sur les théories. Je n'avais pas pensé à l'idée du vent qui souffle les mots, mais c'est une analogie intéressante. Cela correspond un peu à l'état d'esprit du drôle, éclaté et parsemé. On dit souvent aux enfants qui ont du mal à se concentrer qu'ils flottent, qu'ils sont dans la lune ou dans les nuages. Je n'y avais pas pensé, mais l'idée est charmante. En réalité, j'avais envoyé un roman à Sarbacane qui était presque en alexandrins à la ligne, avec une poésie assez marquée. C'était un roman un peu à l'ancienne, en vers, avec cette poésie immédiate. Cependant, je n'avais pas joué avec la mise en page des mots. Chez Sarbacane, on m'a suggéré rapidement d'explorer cette possibilité en me demandant de voir ce que je pouvais faire avec le texte. J'ai lu "Songe à la douceur" de Clémentine Beauvais, une histoire qui ne correspondait pas vraiment à ma fibre littéraire habituelle, mais que j'ai adorée. Cela m'a ouvert les yeux sur le lien entre le texte et le graphisme, avec l'idée de placer un mot seul au milieu de la page, lui donnant

un poids particulier. Cela offre un outil supplémentaire pour jouer avec la mise en page et exprimer des nuances, de la rythmique, et du graphisme. J'ai adoré cette approche.

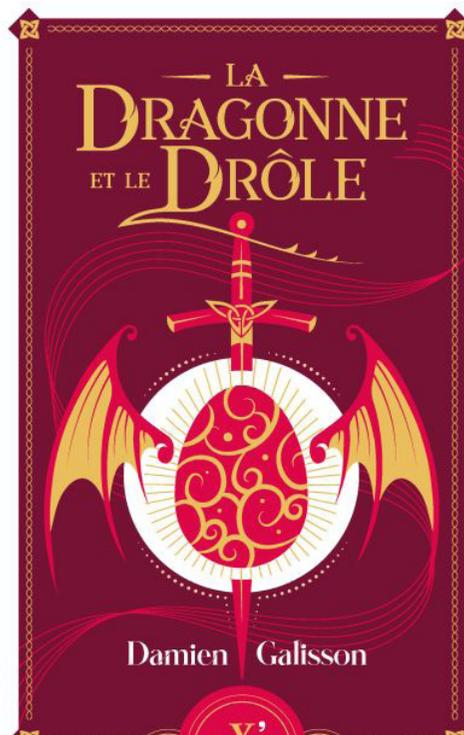
NDD : Donc, en somme, vous utilisez la mise en page pour donner du poids à certains mots, créer des rythmes, et renforcer l'immersion dans l'histoire. Lorsque j'ai feuilleté le livre avant de le lire, je me suis demandé si cette mise en page n'allait pas m'empêcher de rentrer dans l'histoire, mais au final, elle a contribué

à renforcer l'immersion avec ces îles de mots qui bougent. Et l'insécurité ressentie par le drôle se reflète aussi dans la mise en page. Revenant à vos propos sur le poids des mots, j'ai noté cette phrase dans votre livre : "Les gens qui parlent trop, comme le fait Gargote, savent-ils qu'avec un seul mot, une syllabe, un murmure, le poids pèse plus lourd qu'une île ?"

DG : Je m'étais fait une réflexion à ce sujet. J'avais entendu quelqu'un parler d'un vieux chanteur de variétés et dire qu'il ne se passait rien sur scène, qu'il ne bougeait pas, mais que dès qu'il faisait un geste... Ça pèse des tonnes. En fait, j'aime bien cette idée de dire que dans une assemblée où tout le monde raconte des choses, celui qui ne dit jamais rien au moment

où il parle, tout le monde se tait pour l'écouter. Ce n'est pas la même chose que quelqu'un qui parle tout le temps. Donc, ça ne pèse pas la même chose s'il y a peu ou beaucoup de mots. En mise en page, souvent, on va dire que la mise en page d'un magazine qui a beaucoup de budget met peu de mots dans un texte, dans une page A4. On sait que plus il y a de place, plus le mot peut prendre de la place, dans ce vide.

NDD : La mise en page, au début, c'est déroutant, on n'a pas du tout l'habitude de lire un livre comme ça, et



ensuite, c'est très immersif. Ça nous plonge directement à l'intérieur de l'histoire, et ça nous donne pas envie d'en ressortir. Donc, bravo d'avoir choisi cette mise en page et quel culot aussi parce que, je veux dire, c'est vraiment pas anodin. Je lis pas mal, peut-être pas de tout, mais je n'ai jamais vu une mise en page comme ça dans un roman.

DG : Pour ça, le culot, je pense que c'est Sarbacane qui l'a eu depuis longtemps. Ils peuvent écrire des histoires assez violentes pour les ados, voire parler de sexualité sans se poser la question. C'est une collection et une maison d'édition qui fait ça depuis longtemps. En discutant avec eux, c'est vrai que la première fois qu'ils ont publié "Songe à la Douceur" de Clémentine Beauvais, c'était un pari. En Angleterre, ça se fait pas mal, et ils savent depuis longtemps que les ados sont prêts à recevoir des choses qui n'ont jamais été faites. Quelqu'un devait oser, et ils l'ont fait.

NDD : Ouais, c'est bien ça. On ne prend pas les lecteurs pour des idiots, on peut leur proposer autre chose, de différent. J'aimerais qu'on revienne sur le chant. Vous avez une écriture assez poétique, avec de belles images tout au long du livre, et cela fait référence au chant puisque la chanson imprègne le roman du début à la fin. Je vais lire les premières phrases. Bon, si je les retrouve. Donc, la première phrase : « C'est à cause de moi qu'ils ont tué. Tous. Parce que j'ai chanté. » Là, la première phrase nous dit que le fait de chanter la chanson est quelque chose de dangereux. Tout au long du livre, on essaie de prouver l'inverse. Au contraire, la chanson va sauver le drôle et ses camarades. Il y a cette dualité que je trouve dans ce que vous avez écrit, qui se retrouve à plusieurs niveaux. La noirceur de l'histoire et la lumière de ce qui est raconté ou des personnages. Et puis la chanson, c'est dangereux, mais ça peut être aussi une porte de sortie... La première scène, tout le groupe massacre des clients d'une auberge à cause d'une chanson. Après, dans le livre, on voit que la chanson, finalement, ça peut être aussi, dans notre univers, un moyen de communication. Alors, comment avez-vous vu cette dualité ? Ça vous était dans la tête dès le début ou pas du tout ?



DG : Non, c'est arrivé tard, je pense qu'il y a des choses inconscientes au moment de l'écriture qui étaient déjà là et pas forcément relevées. Après, réécriture, il y a des choses que voilà, on se met à comprendre et à mettre en valeur. Moi, j'écris vraiment comme un jardinier, je laisse pousser la graine, je pose mon personnage au milieu du décor, et puis je regarde ce qui se passe. Je laisse respirer. Je n'avais pas du tout de plan à l'avance. Même l'arrivée de la Dragonne sur le premier jet a été un peu du hasard, en me disant tiens, j'essaie d'écrire sous forme poétique avec un gamin qui cherche du bois dans la forêt et un dragon qui surgit. Et puis voilà, on était plus dans le médiéval et dans la forêt, mais dans

de la fantasy immédiatement. L'idée du chant, ça s'est passé par plusieurs phases, se dire que puisque j'ai un personnage qui parle à la première personne, autant que ce soit quelqu'un qui chante. Et puis assez vite, ça allait bien avec le groupe, disons avec le groupe autour, de se dire que dans un groupe de guerriers où on attend ce truc viriliste du barbare, de la hache, et du sang, qui ose chanter ? Quand on est un gamin et qu'on a une petite voix. On n'est pas au milieu des hommes si on se met à chanter. Ça crée quelque chose de doux. On a cité Radiohead. Pour moi, le drôle, c'est un peu Thom Yorke à 10 ans. Quelqu'un qui n'est pas la virilité absolue et qui est sur un autre plan. Et puis le chant.

NDD : D'accord, je reviens sur la chanson du coup. Alors, c'est peut-être une question indiscrète, mais le fait que le chant pose problème au début du jour du Roman, est-ce que c'est un reflet de votre expérience avec Tanen ? Est-ce que s'est... Est-ce qu'il y a une mauvaise expérience derrière, ou c'est totalement inconscient ?

DG : Alors, ce n'est pas inconscient, mais je n'ai pas eu de mauvaise expérience avec Tanen. Voilà, Tanen, c'est plutôt Tanner, qui tient le micro, hein, c'était du rap assez violent. Voilà, c'est... Non, c'est plus l'expérience vécue, mais qu'on a tous dans tous les domaines, pas seulement artistique, de ne pas forcément être à sa place. La question pour un gamin est de grandir et de ne pas être à sa place, de ne pas forcément avoir les modèles adultes vers lesquels on va, je pense. Je pense que les gamins qui arrivent dans une situation où on n'aime pas forcément le livre et où même soi-même on n'aime pas lire, ça peut être dans 10000 choses. Moi, je travaille dans une... En plus de l'écriture, je travaille dans une entreprise du bâtiment, et c'est vrai qu'on voit arriver des mômes qui ont 15, 16 ans et qui se retrouvent au milieu de ces grands bonhommes qui portent des poutres et qui grimpent sur les toits sans vraiment trouver leur place. On voit à quel point ça peut être difficile, compliqué, des modèles qui sont ceux vers lesquels on a envie de suivre ou pas. Voilà, c'est simplement ça après le champ. Mais on pourrait être un footballeur passionné qui est né dans une famille de violonistes et qui se sent à sa place. En fait, ça peut être...

NDD : Je rebondis sur ça parce que pour moi, c'est ça

aussi qui fait la noirceur de votre livre. Au-delà de ce que ça raconte, il y a une mélancolie, celle du drôle déjà, du personnage principal, mais celle de tout le monde, qui est pris dans une toile, une sorte de toile d'araignée où personne ne fait ce qu'il veut vraiment. Tout le monde est assigné à un poste qui n'est pas le sien pour survivre, par peur, ou parce qu'il pense voir quelque chose dans l'œil de celui qui le regarde. Personne n'est à sa place, du coup, ça était vraiment voulu de votre part, vous en avez conscience, ou c'est une interprétation encore ?

DG : Non, mais l'interprétation est totalement fondée, elle est totalement là. Après, ça a été mis en exergue après coup parce que c'était là dès le premier jet de l'écriture. Voilà, c'est une thématique qui me tient à cœur, sans doute, et qui est apparue, c'était vraiment le cœur du livre. Se dire qu'un gamin est à sa place, et face à des personnages qui parfois semblent être complètement à leur place, mais qui sont peut-être plus compliqués que ça, plus complexes que ça. Et d'autres personnages qui font des choses, sans spoiler, mais qui sont carrément parfois répugnantes, mais qui sont forcés de le faire, ou qui sont dans une situation où ils sont obligés de montrer ce visage-là parce que c'est ce qu'on attend d'eux. C'est toujours le poids de... Ça rejoint le poids, à quel point on peut être un poète et oser parler, prendre la parole devant tout le monde, alors que tout le monde s'attend à autre chose. Donc complètement, on est dans cette thématique- là.

NDD : C'est amusant parce que pour moi, le seul personnage qui est à sa place, qui est content de sa place, c'est le personnage de Gerfaud. La colonelle ou la Générale de l'armée, j'ai oublié son grade, désolé.

DG : Oui, générale, c'est la chef de la grande troupe, c'est le chef de l'armée qui est là. Elle est à sa place, mais il y a une faille, c'est... C'est une femme qui vieillit et qui, pour rester à sa place a besoin d'un dragon. Elle est un peu dans ce mouvement du plus loin, plus fort, plus vite. Il faut qu'elle ravage tout sur son passage pour arriver à ses fins. Et dans le fond, elle cherche un œuf de dragon, quoi. Elle cherche quelque chose. Elle est aussi dans une espèce de rêve d'absolu. C'est presque un rêve de gosse, sauf qu'on est dans un drôle d'assaut.

Donc elle a ce côté-là. Un personnage qui pour moi est assez à sa place, c'est Gargote qui est le cuistot de la bande, et qui, une fois qu'il fait à manger pour une armée, c'est vraiment le seul endroit où on peut se dire, tiens, on est dans une maison, on est apaisé, il se passe quelque chose de sympa, c'est dans cette cuisine en fait. Et ce geste de cuisiner, c'est un geste que j'ai compris après coup, qui est très maternel. Faire à manger dans une famille, c'est... On nourrit tout le monde, on nourrit ses proches, on nourrit. Et voilà, il est arrivé. C'est rigolo parce que c'est un personnage qui est arrivé comme ça un peu par hasard. Un cheveu dans la soupe, et qui finalement donne l'ensemble de la noirceur du roman, en mettant un petit peu de... Mais ça a été un personnage important.

NDD : Et justement, moi, je me demandais par rapport aux personnages qu'on a pu entrevoir, ils ont une grande profondeur, mais on a l'impression de ne pas assez les explorer. Et on a envie d'en savoir plus, en fait. Moi, c'est pour ça que j'ai ressenti quand j'ai lu ce livre, c'est qu'en fait, j'ai eu l'impression d'arriver dans un monde qui... Dont je ne savais pas grand-chose, j'en ai appris un peu, mais j'ai été aussi d'un côté un peu frustré de ne pas en apprendre plus sur ces personnages. Alors, ce que je me demandais, c'est : est-ce que vous envisagez une suite ? Est-ce que vous envisagez d'autres livres en rapport avec cet univers et de nous nourrir un peu plus, nous lecteurs.

DG : Alors, pas actuellement, pas actuellement parce que je travaille sur un roman pour Sarbacane qui, du coup, n'est pas de la fantasy, c'est du fantastique. Donc je me suis lancé un petit défi d'écrire quelque chose qui se passe aujourd'hui avec forcément une part de surnaturel. Mais c'est vrai que l'idée de cette impression de survol, je pense qu'elle est due à deux choses et je l'entends complètement. Un, il y avait une volonté d'être complètement dans le costume du personnage au moment de l'écriture. Donc, c'est son monde, qu'il connaît déjà, finalement, il n'a pas besoin d'expliquer les tenants et aboutissants. D'autant plus que c'est un enfant et que... il y a des choses. On est dans un monde qui flotte dans l'air, et lui n'en a pas l'explication scientifique, pas plus qu'un enfant ici, donc on ne lui a pas expliqué les

marées, ou la terre qui tourne, ou pourquoi la pomme tombe. Tant qu'on ne lui a pas expliqué Newton, il ne se pose pas la question, le monde est comme ça. C'est une première chose. J'en discutais il y a pas très longtemps avec un prof de français, disant que dans la fantaisie de type portail, par exemple, comme Harry Potter, on a un personnage qui vit dans le monde d'aujourd'hui, qui franchit un portail et se retrouve dans un monde de fantaisie. Et du coup, tout est nouveau, et donc il explique tout. On se retrouve obligé de dire, "Ah, tiens, il y a des elfes, des orques, etc." Là, on est complètement immergés dans de la fantaisie. Bah le gamin, c'est son univers. L'autre point important, c'est que l'écriture poétique fait que... On ne peut pas être dans le World Building, le World Building est très conçu, hein ? On a des choses qui sont nettes, évidentes, etc. Sauf qu'on ne peut pas se lancer dans de grandes descriptions qui expliquent les ponts, qui expliquent les cartes, qui expliquent comment les îles bougent, etc. Pourquoi la flore est surtout constituée de champignons. Alors pour moi, ça s'explique, je connais les tenants et aboutissants de comment tout se passe, mais c'est vrai que ce qui m'intéressait, c'était d'avoir la caméra dans les yeux du drôle et pas forcément sur quelque chose qui observe le monde autour de lui.

NDD : Gerfaud, la générale des armées qui veut la dragonne et surtout son œuf, par exemple. Elle, c'est vraiment à la fin que ça se passe, je ne vais pas spoiler, mais elle explique que le monde est plus grand que ce que pense le drôle. Elle dit qu'il y a des îles en haut, qu'il y a des îles en bas, et d'un coup, on se rend compte qu'on a juste survolé une toute petite partie de l'histoire du drôle et de l'histoire de ce monde qu'on a appris à connaître par petites touches tout au long du roman. Tout à l'heure, j'ai dit que Gerfaud, c'était le seul personnage qui semblait à sa place. C'est aussi mon personnage préféré, mais parce qu'elle attend la fin pour... pas pour montrer sa faille, mais pour montrer qu'elle est aussi bien perdue que les autres. Elle veut le dragon pour revenir en toute puissance dans un monde qui appartient au drôle mais qu'il ne connaît pas. Et le tour de force aussi, c'est d'arriver à poser l'univers en quelques pages, quoi. En un chapitre, on accepte le fait qu'il y ait des villes et qu'elles bougent comme ça par

le vent, etc. Comme j'ai dit, comme j'ai dit au début, ça me permet, ça me permet de faire le lien du coup avec un petit peu la cuisine, entre guillemets, de l'écriture. Vous avez dit tout à l'heure que vous n'aviez pas de plan, que vous mettiez votre personnage au milieu d'une friche. Et puis vous voyez comment il va réagir, que le dragon au départ n'était pas prévu. Du coup je me pose la question, qu'est-ce qui était prévu au départ ? Est-ce que vous allez commencer par construire le monde et puis après vous avez mis vos personnages dedans ou est-ce que vous êtes parti de cette idée-là, de l'enfant qui est perdu ? Qu'est-ce qui est venu en premier, du coup ?

DG : Ce qui est venu en premier, c'est l'image d'un gamin qu'on... Un gamin qui est obligé de faire quelque chose d'absurde, d'aller chercher du bois sec alors qu'il pleut. À partir de là, s'est construite l'idée de la troupe. Moi j'adore la troupe avec des choses qu'on retrouve dans la compagnie noire, par exemple, de... De... D'avoir toute

une troupe avec des gens qui ont juste le nom de leur métier.

NDD : Merci pour ce moment que j'ai passé en tout cas en lisant votre livre. Moi je ne fais pas partie, alors sans rien spoiler du tout, mais je ne fais pas partie des gens qui veulent à tout prix des happy ending, un homme et une femme ou un couple plus ou moins qui finissent ensemble à la fin où tout est bien, qui finit bien. La fin, elle est bien, elle est vraiment bien parce qu'elle n'est pas bête. Elle est un peu douce-amère. Et personne n'est vraiment satisfait, elle est vraiment bien quoi. C'est vraiment bien, on revient à ce qu'on disait tout à l'heure sur votre éditeur. Ils ne prennent pas les lecteurs pour des idiots, quoi, ça fait plaisir.

DG : Oui, oui, je pense que vraiment c'est leur truc de parler à un jeune lectorat de ce qui les intéresse, de ce qui peut les toucher, voilà. Sans être dans quelque chose qui est un regard un peu condescendant sur la jeunesse.

Cette interview est une transcription de celle réalisée pour le podcast "Précédemment dans...", disponible sur toutes les plateformes de streaming audio. Nous vous conseillons d'écouter l'intégralité de l'entretien et, surtout, d'acheter le livre !



Le livre



L'interview

IA & musique

Suno, l'IA qui transforme vos textes en chansons, Midjourney qui transforme vos mots en dessins, sans oublier ChatGPT qu'on ne présente plus. Ninon Devis a accepté de répondre à nos questions sur l'intelligence artificielle et la musique.

NDD : Bonjour, Ninon Davis. Vous êtes chercheuse en intelligence artificielle appliquée à la musique et professeur à Cam, c'est bien ça ?

ND : Bonjour. En réalité, je suis doctorante, donc actuellement en cotutelle.

NDD : D'accord. Pouvez-vous nous rappeler ce qu'est l'Ircam ?

ND : L'Ircam est l'Institut de Recherche sur les Sciences Appliquées à la Musique. Il regroupe divers chercheurs travaillant autour de la musique, y compris des compositeurs. L'objectif est de créer des liens entre la composition et la recherche scientifique, touchant divers domaines tels que la musique, la voix, etc. C'est une institution majeure dédiée à la recherche appliquée à la musique.

NDD : D'accord, cela signifie donc que vous êtes également musicienne, n'est-ce pas ?

ND : En effet, je suis musicienne, mais tous les chercheurs de l'Ircam ne le sont pas. Cependant, la plupart ont un fort intérêt pour la musique et sont souvent des musiciens.

NDD : J'ai vu sur votre site internet que vous donnez des concerts, est-ce correct ?

ND : Oui, il m'arrive de jouer.

NDD : Est-ce en lien avec l'intelligence artificielle ou s'agit-il d'une activité musicale distincte ?



ND : C'est plutôt une activité distincte. Cependant, je fais partie d'un groupe appelé Acid, un sous-groupe de l'équipe de l'Ircam. Nous organisons de plus en plus d'événements mettant en valeur l'intelligence artificielle. Il s'agit essentiellement d'improvisations avec l'IA, offrant aux auditeurs de nouvelles sonorités.

NDD : Intéressant. Revenons à la discussion précédente. J'aimerais comprendre comment ces IA dont tout le monde parle sont devenues soudainement possible. Est-ce dû à une découverte majeure récente ou est-ce le résultat d'un progrès continu sur plusieurs décennies ?

ND : Il faut définir cela plus clairement. En ce qui concerne la génération de musique par l'IA, c'est une avancée progressive, influencée par les modèles d'IA dans le domaine de l'image. Nous avons progressé davantage dans le domaine de l'image avant de nous concentrer sur le son. Aujourd'hui, il semble y avoir un essor soudain, mais cela résulte de nombreuses années de recherche depuis les années 90.

NDD : D'accord, vous avez mentionné les intelligences artificielles liées à l'image. Cela signifie-t-il que le processus est similaire à celui d'apprendre à un ordinateur à créer des images et de la musique ?

ND : Tout à fait. Avec une image, on génère pixel par pixel, tandis qu'avec un signal musical, on génère point par point la courbe musicale. En un sens, c'est plus simple, mais les nuances sont plus nombreuses. Le processus de génération se fait progressivement.

NDD : Alors là, j'ai une question. Je vais vous demander, accrochez-vous bien, faites simple parce que je pense que c'est une question impossible à répondre, mais c'est une question qui m'obsède depuis que j'ai découvert ce genre de composition faite par les IA.

ND : Et ?

NDD : L'intelligence artificielle dans la musique, comment apprend-on à une machine à composer et peut-on dire qu'on lui apprend à composer ?

ND : Oui, il y a des réponses simples. Encore une fois, je



ne peux pas couvrir toute la globalité de la composition, qui est assez large. Pour la composition pure, il suffit de donner à un ordinateur les règles de base du solfège. Ensuite, pour des compositions plus avancées, comme demander à un ordinateur de composer à la manière de Chopin, on rassemble un corpus de Chopin, l'IA apprend les propriétés, puis elle peut générer quelque chose de similaire tout en étant nouveau. Le principe est de regrouper une base de données cohérente avec des propriétés spécifiques, comme

la façon de jouer de Chopin. On encode ces propriétés dans un espace, puis on les décode pour générer quelque chose de nouveau possédant ces propriétés.

NDD : D'accord, donc dire qu'aujourd'hui, un artiste, que ce soit un artiste connu ou quelqu'un de débutant, peut ou pourra, sans avoir aucune notion de solfège ou de musique, composer sa propre musique selon les critères qu'il veut, c'est bien ça, sans aucun souci ?

ND : Alors après, il faut savoir que derrière il y a la programmation, donc il faut quand même avoir de solides connaissances, je dirais théoriquement, oui. Théoriquement, s'il y a un modèle qui sort et qui convient à cet artiste. Admettons que l'artiste soit fan d'un genre en particulier, l'IA pourra lui composer quelque chose. En ce moment, il y a beaucoup de travail qui est fait sur cette tendance à taper un texte et générer du son. Donc il est possible aussi de taper un texte, de dire jouer au groupe de samba avec une voix féminine qui chante en arménien.

NDD : Est-ce que ça veut dire qu'on va pouvoir avoir des artistes complètement virtuels, pilotés par des majors de la musique qui nous abreuveront de musique toute faite ?

ND : Je pense qu'il y a, en fait, plein de problèmes qui se posent avec tout ça. Déjà, il y a quelque chose de crucial. Même si une IA peut cracher plein de choses, il faut quand même qu'il y ait un être humain derrière qui lui dise ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Vous avez mentionné des artistes virtuels. Alors oui, on peut très facilement imaginer qu'à un moment donné, il y a des majors qui se lanceront avec de la génération par IA de musique en continu, h24, puisque ça, c'est facilement réalisable, il suffit de demander à l'IA de générer. Maintenant, il y aura des choses bien, il y aura des choses pas bien et puis surtout, il y a un moment donné, ça va finir par tourner en rond. Donc ça, c'est la première des choses. Après, moi, ce que je pense, c'est que ce qui serait intéressant, c'est d'interroger un peu la notion d'artiste. Et la notion

de créativité, parce que, est-ce qu'elle peut être créative ? Ça, je ne pense pas. Et est-ce qu'un artiste peut se résumer à une IA ? Je ne pense pas non plus. L'intention derrière tout ça est quand même importante. Et puis, la créativité, c'est aussi le nouveau. Et il va manquer plein de nuances pour qu'une IA seule soit une artiste, entre guillemets.

NDD : C'est intéressant ce que vous me dites, ça me permet de faire le lien avec ma prochaine question. Alors c'est une vision personnelle que j'ai. Pour moi, le travail artistique, c'est du travail, c'est énormément de travail. On dirait que pour la musique, on apprend le solfège,



à jouer de la guitare, du piano, etc., pour l'écriture aussi, quand on écrit un livre, on écrit, on réécrit, on réécrit encore. Et ce qui change, c'est notre perception personnelle par rapport à ce qu'on a vécu et aux rencontres qu'on a faites, c'est notre perception qui va donner une coloration à l'art que l'on pratique. Mais du coup, l'intelligence artificielle, est-ce qu'elle est capable de faire ça ou est-ce que c'est ce qui est le propre de l'homme, entre guillemets, comme le rire.

ND : Cela me fait rire parce qu'il y a des études en ce moment qui sortent sur l'humour. L'IA, est-ce qu'une IA est capable de faire de l'humour ? Bon, la réponse est oui.

NDD : Ok, Ben du coup la prochaine étape, ce sont des comiques de stand-up virtuels !

ND : Pour revenir à la question. En fait, c'est aussi un sujet de mon travail parce que, en fait, aujourd'hui dans l'IA, comme c'est un outil qui est plus ou moins nou-

veau, comme tous les outils plus ou moins nouveaux, il va se développer des comportements de la société par rapport à cet outil. Et donc comment est-ce qu'on va utiliser ce nouvel artefact sociétal, on va dire ça comme ça. On voit déjà que, par exemple, Chat GPT est en train de prendre une place monstrueuse dans notre vie quotidienne, ou en tout cas dans la vie quotidienne des plus jeunes. Je pense que ça va être de plus en plus le cas et quand on regarde les créatives, il y a grosso modo 2 chemins qui sont en train de se former. Le premier chemin, ça va être une IA qui fait, je dirais, une IA indépendante, c'est-à-dire une sorte de bouton rouge sur lequel on appuie et qui va créer donc avec très peu de contrôle. En fait, c'est un peu le principe de ces IA où on tape ce qu'on veut et puis PAF, elle le crache. Et puis en fait, il y a le 2ème chemin qui est, je trouve, bien plus créatif, qui va être d'utiliser l'instrument, donc dans le cadre de la musique, mais même dans le cadre de n'importe quoi, de la peinture ou de je ne sais pas quoi, vraiment comme un instrument. Mais le problème de ce chemin là c'est que, dans ce cas-là, il faut apprendre à gérer l'IA, il faut apprendre à lui incorporer des fonctions, lui donner du contrôle. Et en fait, dans ce chemin là, ce qui est intéressant, c'est qu'il va y avoir une sorte de co-créativité entre l'artiste et l'intelligence artificielle. Contrairement au tout premier chemin dont je vous ai parlé, qui est cette espèce de boîte noire, on ne sait pas, l'IA nous sort quelque chose, mais on a aucun contrôle. Ça, je pense que c'est moins intéressant et malheureusement, c'est ce qui se développe le plus parce que c'est ce qui fait le buzz. Mais je pense que la recherche en fait gagnerait à s'attacher à vraiment à la 2nde partie sur une IA qui serait un peu plus intelligemment développée. Vraiment, qui mettrait l'être humain au centre de la création et qui permettrait juste en fait à l'IA d'être une sorte de soutien, vraiment juste au-dessus, juste pour aider.

NDD : Vous, vous avez identifié dans votre travail une autre problématique ?

ND : Il y en a plein malheureusement, je ne vais pas pouvoir répondre à toutes les problématiques. Je pense qu'il y a des gros problèmes au niveau des droits alors moi n'y connais absolument rien en droit mais. Mais je sais que, à un moment donné, il va falloir se poser la question

du droit d'auteur de la propriété intellectuelle. Parce que quid de l'IA qu'on entraîne sur des données qui ne sont pas les nôtres, mais derrière on génère quelque chose.

NDD : Pour la dernière question, souhaitez-vous aborder une question qui ne l'a pas été pendant l'interview et qui vous semble important d'aborder ?

ND : Il y a peut-être une question qui se poserait que vous n'avez pas abordée et qui concernerait, enfin moi qui me tient à cœur, qui concernerait l'environnement. Parce que je pense que ce qu'on oublie un peu dans tout ça c'est le coût environnemental de toutes ces grosses IA qu'on entraîne. On est très content du résultat. Mais finalement est-ce que on a vraiment besoin de tout ça ? Moi j'ai une collègue à l'Ircam qui travaille précisément sur ça. L'impact énergétique de l'entraînement, des modèles et de l'inférence des modèles.

NDD : Ah oui, d'accord, très intéressant, je n'avais pas du tout penser à cet aspect-là des choses. Cela donne à réfléchir. Ninon Davis, merci beaucoup d'avoir accepté notre interview.

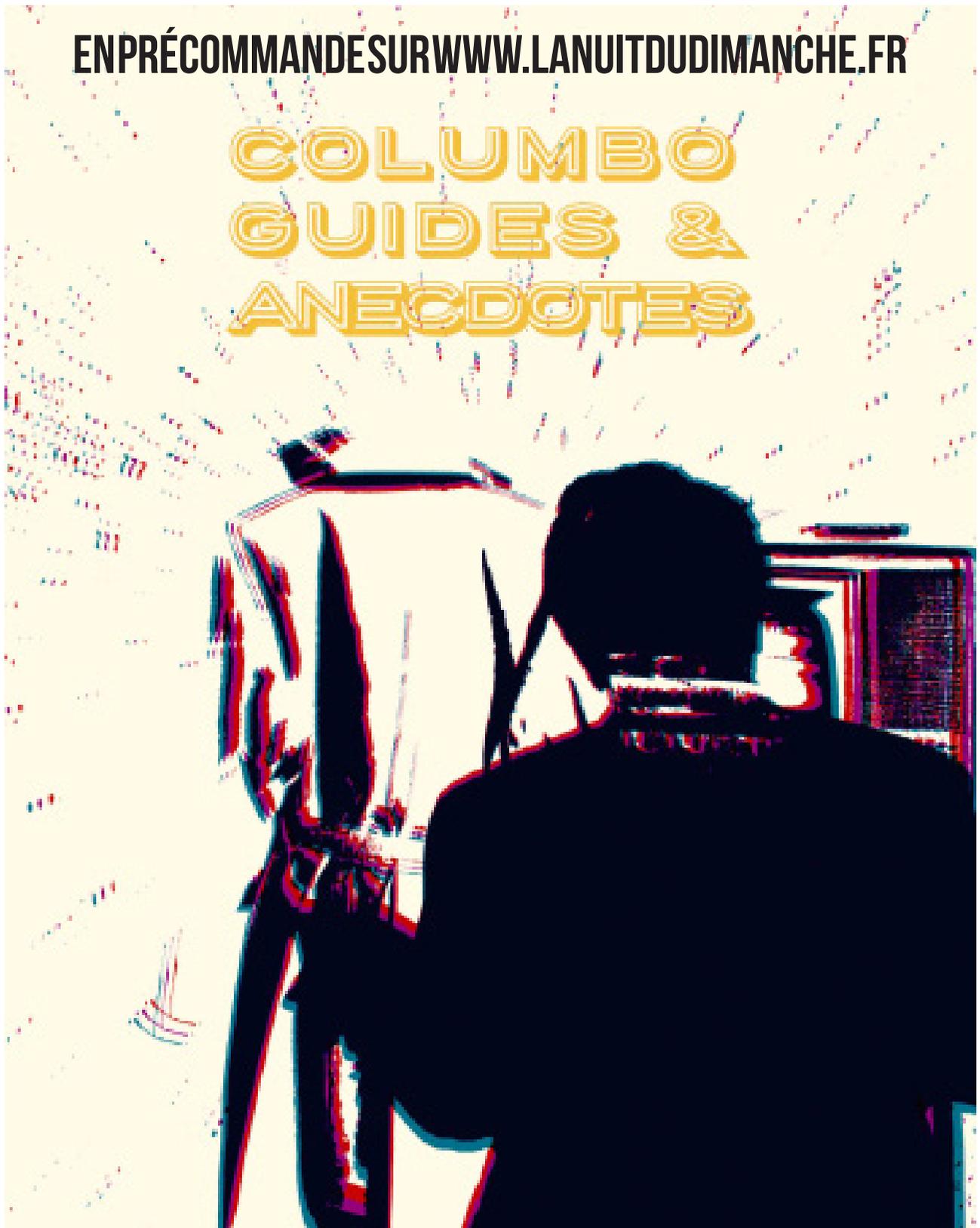
ND : Merci à vous.





EN PRÉCOMMANDE SUR WWW.LANUITDUDIMANCHE.FR

COLUMBO GUIDES & ANECDOTES





1312
bonnes
raisons
pour abolir
la police

GWENOLA RICORDEAU

La Nuit du Dimanche : Bonjour, Gwenola Ricordeau, vous êtes sociologue et professeur en justice criminelle, à la California State University. Première question, pouvez-vous vous présenter et nous expliquer le lien entre la sociologie et la justice criminelle ? Il me semblait que la justice criminelle est axée sur comment arrêter les gens et non pas sur la sociologie ?

Gwenola Ricordeau : Bonjour, je m'appelle Gwénola Ricordeau et je suis professeur de justice criminelle à la California State University. J'habite en fait en Californie du Nord depuis 6 ans. Avant j'ai fait toute mon éducation et ma carrière professionnelle en France. Je suis sociologue de formation. En clair, j'ai un doctorat de sciences sociales et j'ai d'abord commencé mes travaux sur la question des proches de personnes incarcérées, la manière dont la prison affecte l'existence de personnes qui ne sont pas incarcérés. Et donc j'ai beaucoup travaillé sur les effets de la peine et les effets du système carcéral,



au-delà même des personnes qui sont directement affectées par le système pénal et donc la peine d'incarcération. Donc je suis sociologue de formation, mais aujourd'hui je j'occupe un poste d'enseignante en justice criminelle. Il faut savoir que dans le contexte états-unien, on emploie l'expression de justice criminelle ou de criminologie de façon quasiment similaire, même si, de façon un petit peu subtile généralement, les départements qui emploient l'expression justice criminelle sont plus progressistes que les départements qui utilisent l'expression de criminologie,

donc les départements de criminologie ont tendance à davantage axer leur formation sur un côté pratique. Par contre, ce qui me semble intéressant de dire pour comprendre un petit peu ce que ce qu'il y a derrière ce terme de criminologie, c'est qu'il y a toute une spécificité française.

NDD : Alors, dans votre essai, « 1312 raisons d'abolir la police » aux éditions Lux, plusieurs choses m'ont marqué. La première chose c'est que vous dites qu'il n'y a pas de problème avec la police. Elle fait ce pour quoi elle a été créée, et que donc les bavures, les erreurs font partie de son fonctionnement.

Gwenola Ricordeau : Oui, vous avez parfaitement compris, et c'est vrai que c'est une rupture importante pour comprendre les réflexions et les luttes abolitionnistes. Le plus souvent, on entend dans les dans les médias, pour la critique de la police, qu'il y a des dysfonctionnements et nous, d'un point de vue abolitionniste, nous disons donc, il n'y a pas de

dysfonctionnements. Tout ceci est le fonctionnement normal de la police. On ne peut pas imaginer une bonne police. On ne peut pas imaginer de mauvais et de bons policiers et au contraire, il faut se dire, la police fait exactement ce pourquoi elle a été créée. C'est juste normal en fait, c'est tout à fait normal d'avoir une police raciste, une police au service de l'ordre capitaliste, au service du Patriarcat, puisque c'est en fait sa raison d'être. Et donc il faut rompre avec le discours et le mythe qui pourrait y avoir une bonne police et une police qui pourrait être progressiste au service des minorités, au service de de l'émancipation.

NDD : Pour vous, la police défend l'ordre établi qui est un ordre colonial. Elle protège les bourgeois et pas les populations qu'elle est censée protéger.

Gwenola Ricordeau : Oui, effectivement, souvent, lorsque l'on critique la police, c'est très largement admis et c'est le cas, on dit que la police est raciste, qu'elle vise tout particulièrement les hommes racialisés, les hommes pauvres, et c'est évidemment important de le dire parce que c'est important de souligner en fait quel est le rôle de la police et que la criminalisation, elle n'est pas liée à une sorte de naturalité de la criminalité. Les hommes noirs, les hommes pauvres sont criminalisés, pas parce qu'ils sont particulièrement criminels ou parce que leurs actes portent préjudice à la qualité de vie en société, mais bien parce qu'ils sont pauvres. Mais une fois que l'on a dit ça, et encore une fois, c'est important de le dire très clairement, on remarque que très souvent, on ne rentre pas dans l'autre partie de la question qui est : « à qui profite l'existence de la police ? » On demande qui est atteint par l'existence de la police, qui est affectée par l'existence de la police, mais il faut dire clairement, la police profite au racisme systémique, au capitalisme, au patriarcat.

NDD : L'abolitionnisme n'est pas récent, contrairement à ce que je pensais.

Gwenola Ricordeau : Alors le l'étiquette,

l'expression abolitionnisme apparaît au milieu des années 70, ça apparaît à la fois en Amérique du Nord et en Europe et à partir de ce moment-là, on peut dire qu'il y a à la fois des intellectuels, des chercheurs, des militants, des militantes, des luttes qui se revendiquent de l'abolitionnisme et qui se pensent comme abolitionniste, mais après, il peut y avoir des luttes qui, sans revendiquer une étiquette, s'inscrivent dans ce courant de pensée ou contribuent en fait à l'avancée de ce type d'idée. Certes, c'est à partir du milieu des années 70 qu'il y a cette étiquette mais ce qu'on peut voir, c'est qu'il y a à la fois une longue histoire de résistance populaire à l'existence de la police. Et puis il y a les expressions politiques, notamment avec les mouvements anarchistes. Depuis toujours, une contestation de l'ordre policier et de la légitimité de l'État. Et quand vous remettez en cause l'existence de l'État, forcément, vous remettez en cause la police et donc on peut parler alors d'un proto abolitionnisme, d'un abolitionnisme qui ne se dit pas abolitionniste.

NDD : Vous dites aussi, abolir la police ne suffit pas, c'est tout le système derrière, les tribunaux, la justice, la prison.

Gwenola Ricordeau : Oui, parce que la police et la prison fonctionnent ensemble. On ne peut pas avoir une prison sans qu'il y ait une force d'arrestation et une force chargée d'amener les personnes en prison. Et puis aujourd'hui, le système, c'est un système qui repose sur la punition et dans l'état actuel de nos sociétés, la peine d'enfermement, la peine d'incarcération et la peine étendard. Et pour nous, abolitionnistes, lorsqu'on revendique et qu'on travaille à l'abolition du système pénal, on pense en fait à toutes les institutions pénales, donc que sont la prison, les tribunaux et la police.

NDD : Et abolir n'est pas remplacé ?

Gwenola Ricordeau : Alors, de manière générale, chez les abolitionnistes, lorsque on parle d'abolir la prison comme d'abolir la police, notre analyse est

d'abord que ces institutions et généralement le système pénal, porte préjudice à la qualité de vie en société. Elles font du tort, elles nous font du tort et que, comme n'importe quelle chose qui fait du tort, le but, ce n'est pas de le remplacer. On n'aurait pas idée de se dire « Bah on va lutter contre la peste mais par quoi vais-je la remplacer ? » En fait, le but c'est de construire une société sans ces institutions qui affectent notre qualité de vie, la manière dont on construit les rapports. Alors lorsque l'on pose la question, d'un point de vue pratique, qu'est-ce que cela implique de vivre dans une société sans police et sans prison ? Du reste, je pense qu'il y a plein de manières de répondre à cette question, mais qu'il faudrait d'abord commencer par dire que l'histoire de la police comme l'histoire de la prison, c'est une histoire totalement anecdotique à l'échelle de l'histoire de l'humanité, c'est-à-dire que toutes les sociétés humaines ont des manières de régler les préjudices qui sont commises. Il y a eu plein de manières de gérer les préjudices, de gérer les torts, mais que cette façon, qui est historiquement située, géographiquement située, qui s'est d'ailleurs répandue à travers le monde avec la colonisation, c'est elle qui a été imposée. À des sociétés qui avaient d'autres manières de gérer les préjudices en leur sein. Rappeler l'historicité de la police comme de la prison à mon avis, c'est déjà une première manière de répondre puisqu'aujourd'hui, effectivement, lorsque on parle d'abolition de la police comme de la prison il y a très généralement une première réaction, qui est une réaction de dire, mais en fait, c'est normal d'avoir une police et normal d'avoir une prison. Alors effectivement, il y a une forte propagande pour nous faire croire que ce sont des institutions naturelles. Ceci étant dit, moi, mon abolitionnisme est un abolitionnisme qui dit clairement que, le préalable, c'est un processus révolutionnaire et que je ne l'imagine pas sans une abolition du capitalisme, sans une abolition du Patriarcat, du racisme systémique et que pour moi, l'abolition c'est une autre organisation de de la vie sociale.

NDD : En lisant le livre, je me suis vraiment posé la question « mais à quoi sert la police » ?

Gwenola Ricordeau : À maintenir l'ordre, l'ordre dans tous les sens du terme. L'ordre capitaliste, l'ordre raciste, l'ordre patriarcal. Et c'est pour ça qu'il y a cette illusion que la police serait là pour ce qu'on entend généralement, la sécurité. Il y a une focalisation avec ce terme de délinquance, comme quoi les préjudices sont essentiellement des préjudices commis entre les personnes. Mais cette focalisation détourne notre attention sur des systèmes qui sont extrêmement néfastes et qui font bien plus de victimes que ce qu'est aujourd'hui désigné par les termes de délinquance ou de criminalité. Et il s'agit là du système capitaliste, du racisme systémique, du patriarcat, des systèmes de domination, des systèmes qui sont extrêmement néfastes. Dont on ne compte jamais les morts et les blessés. Ils ne sont jamais sur le banc des accusés.

NDD : Dans « 1312 raisons d'abolir la police », vous avez écrit l'introduction, la conclusion et les présentations de chaque partie. Comment avez-vous construit le livre ? Vous avez établi un plan et avez cherché des personnes pouvant écrire sur les différentes thématiques ?

Gwenola Ricordeau : Alors, il y avait à la base énormément de textes qui existaient en anglais et que j'aimais beaucoup et que j'avais envie de faire lire un public francophone. Et puis il y avait aussi des autrices, des auteurs, ou des personnes dont j'aimais la parole et les réflexions. Et donc on est arrivé à une quinzaine de textes et c'est ensuite qu'on a organisé le livre dans ces différentes parties.

NDD : Dernière question, pouvez-vous nous conseiller des livres, films ou séries qui, selon vous, méritent d'être partagés ?

Gwenola Ricordeau : Oui. « Dans leur regard » d'Ava DuVernay, l'histoire de cinq adolescents accusés de viol alors qu'ils sont, en réalité innocent. Et la série « Oussekiné » sur la mort de Malik Oussekiné.

Vous pouvez écouter Gwnelo Ricordeau dans "Précédemment dans", disponible sur toutes les

plateformes audio ou en scannant le QR code ci-dessous.





BARKHANE, UNE ÉPREUVE HUMAINE **SOUS LA DIRECTION DE FABIEN LEMAIRE** **AUX ÉDITIONS DE L'HARMATTAN**

La Nuit du Dimanche : Bonjour Fabien Lemaire, merci d'avoir accepté notre interview. Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ?

Fabien Lemaire : Je suis chef d'Escadron Fabien Lemaire, je suis militaire depuis 2005, je j'ai été dans l'arme du train. C'est-à-dire tout ce qui est logistique de 2009 à 2017, j'ai occupé tous les postes successifs d'officiers, de lieutenant à capitaine, commandant d'unité au 121e régiment du train. Je suis parti 4 fois en Opex, Liban, Afghanistan, 2 fois et Mali une fois, et voilà sur le plan de de la vie civile. Je suis marié et père de 2 enfants.

NDD : Quel est votre premier souvenir de l'armée ?

Fabien Lemaire : Bah en fait, j'ai toujours aimé les livres d'histoire et d'histoire militaire particulièrement, donc je m'intéressais toujours à l'armée de loin. Au début, je pensais que c'était pour faire de l'histoire, mais en fait, je me suis rendu compte que ce que j'aimais dans l'histoire, c'était vraiment l'armée et l'armée pour tout ce qu'elle représentait. Donc moi je me souviens de... de certains événements comme le premier jour à Saint-Cyr. Ça avait fait un choc à ma mère parce que j'étais en uniforme, comme tout le monde. Et puis après, c'était mon père qui m'a emmené à Saint-Cyr pour la

rentrée des classes en 2005. Et ça avait été pareil, c'est la transformation fait, c'est un choc quand on passe de civil et militaire.

NDD : C'est un choc dans, dans le sens où vous prenez conscience que ça y est, vous vous faites partie de la « maison » ?

Fabien Lemaire : Oui, c'est ça, c'est ça. C'est un choc, on a basculé et on est dans une institution millénaire.

NDD : Vous êtes chef d'escadron, vous pouvez nous expliquer ce que c'est ?

Fabien Lemaire : Alors en fait, j'ai commencé lieutenant, en sortie de de Saint-Cyr, je commandais un peloton pendant 3 ans, donc un peloton, c'est une trentaine d'hommes. J'ai commandé un peloton ravitaillement en carburant et un peloton de transport. Donc 2 métiers bien différents pour 2 projections bien différentes. Ensuite, je suis passé capitaine donc j'ai été officier adjoint, donc c'était moi qui suppléais le CDU et qui avait en charge la partie matérielle de l'Escadron, donc un escadron., c'est un, c'est entre 150, 200, 250 hommes. Et après, j'ai été commandant d'unité, donc j'avais mon propre escadron, l'escadron de ravitaillement au 121 et ensuite quelques temps plus tard et quelques affectations plus tard, je suis passé chef d'Escadron donc, c'est-à-dire chef d'Escadron, c'est le premier grade d'officier supérieur

NDD : La première chose que j'ai appris avec votre livre, c'est le métier de militaire, en quoi il consiste réellement. Je vais vous dire, moi, avant, un militaire, c'était un gars qui aimait le sport et basta.

Fabien Lemaire : Effectivement, beaucoup de gens ignorent ce qu'est le vrai métier militaire. Enfin moi-même, j'ai des amis, surtout dans le milieu du rugby que je fréquente, qui ne savent pas exactement ce qu'on fait comme métier, mais les gens ne se rendent pas compte toujours compte du travail effectué, du travail caché effectué par les militaires. C'est sûr qu'on voit aux infos de temps en temps, voilà, ils sont à l'étranger, mais on ne sait pas pourquoi ils sont à l'étranger. Ou même en France sur le territoire national. Quand on les voit passer pour autre chose que sentinelle, on se demande ce qu'ils font toute la journée, à part faire sentinelle, c'est une réalité. Mais voilà ce qu'il faut se dire, c'est que c'est un vrai boulot, on entraîne les gens à être prêt pour le jour J et puis on a des, on a aussi des spécialistes qui font les mêmes métiers dans le civil, mais en treillis, parce que on en a besoin.

NDD : Barkhane, une épreuve humaine raconte donc une journée de novembre 2016 et la mort de Fabien Jacq. Ce sont les témoignages des témoins de ce 4 novembre. Cette forme, ce recueil de récit, c'est quelque chose que vous avez voulu tout de suite ?

Fabien Lemaire : Effectivement, le livre de témoignages, c'est venu assez vite parce que je cherchais un format de livre qui serait, qui serait assez explicatif pour. Pour le monde militaire comme le civil et je me suis dit rien de mieux que des témoignages pour se rendre compte de la réalité de ce qui s'était passé. Après l'idée de faire une sorte de panorama en 360 de l'événement par la par interroger les acteurs majeurs, certains acteurs majeurs de qui étaient présents au moment, c'est quelque chose qui s'est développé au fur et à mesure des années et que voilà, jusqu'à ce que je décide de lancer les premiers « appels à candidature ».

NDD : Est-ce que les témoignages recueillis

vous ont surpris ?

Fabien Lemaire : Ça a été, ça a été quelque chose d'assez étonnant en fait. Pour tout vous dire parce que je ne m'attendais pas à apprendre autant de choses et en fait, on s'est rendu compte que on n'en avait jamais parlé, donc ça nous a permis de crever l'abcès.

NDD : Pour terminer, est-ce que vous pouvez nous conseiller une lecture ou plusieurs ou un livre, série, quelque chose qui vous semble important de faire connaître ?

Fabien Lemaire : Alors déjà, je vous conseille le mien parce que c'est pour une bonne cause, l'ensemble des droits est reversé à l'association Terre et Fraternité. C'est un livre unique en son genre et je dis pas ça parce que je l'ai écrit, mais c'est plutôt un retour d'expérience que j'ai eu de tous les gens avec qui j'en ai parlé et il permet de voir une vision en 360 d'un événement malheureusement dramatique sur le théâtre malien en 2016. Il est commandable sur tous les grands sites, tous les grands distributeurs, mais il ne se trouve pas trop en rayon et il est-il est commandable sur le site de l'Harmattan. Faut pas hésiter. Sinon je conseillerais « Anatomie d'un soldat » de Harry Parker. C'est l'histoire d'un soldat par les objets, c'est à dire la prothèse artificielle, et cetera... Et c'est assez intéressant.

Vous pouvez écouter Fabien Lemaire dans "Précédemment dans...", disponible à partir du 15 juillet 2023 sur toutes les plateformes audio.



JULIEN CHAVANES : DADDY GAGA

Julien Chavannes publie aux éditions Plon le recueil de ses chroniques parues dans le magazine Néon. (Transcription de l'interview avec l'aimable autorisation de l'équipe d'Allô, c'est toi ?)

La Nuit du Dimanche : Julien Chavannes, bonjour.

Julien Chavannes : Bonjour, merci de me recevoir.

NDD : Pas de problème, merci à vous, surtout. Vous êtes rédacteur en chef de Néon et vous avez écrit « Daddy Gaga » aux éditions Plon. C'est un recueil de chroniques qui ont été publiés, d'abord dans le magazine Néon. Et ma première question, elle est simple : gaga, c'est dans quelle sens ? Qu'est-ce que cela veut dire pour vous ?

Julien Chavannes : Ben effectivement, les chroniques ont d'abord été publiées dans Néon au tout début, même dans une newsletter parentalité qu'on avait lancé il y a quelques années de ça maintenant. Et puis finalement, j'ai décidé de les intégrer dans le magazine. Le nom des chroniques, je pense que je l'ai soumis à la rédaction. Il y a eu votation et c'est Daddy Gaga qui s'est imposé. Bah c'est évidemment une référence à Lady Gaga, mais le côté Gaga, c'est aussi le côté parentalité, père Gaga de son enfant, voilà, ça me parlait bien et c'était en même temps pour avoir une référence un peu pop-culture et pas être dans une terminologie qui ferait trop guide de la parentalité, pour avoir quelque chose de tout de suite un peu déconnant et faire comprendre que il n'était surtout pas question de se prendre au sérieux.

NDD : D'accord, on y suit la naissance de votre enfant jusqu'à quel âge ?

Julien Chavannes : Dans le livre, je pense qu'on va jusqu'à 5, 6 ans, elle a aujourd'hui 8 ans.

C'est une petite fille. En fait ce qu'on ne perçoit pas à la lecture, ce que je ne voulais pas que l'enfant soit trop généré, que tous les parents puissent s'y reconnaître.

NDD : Vous avez écrit ça en temps réel ? Une chronique par semaine ?

Julien Chavannes : Non, non. J'ai commencé à écrire quand elle 4 ans, quelque chose comme ça, 3 4 ans et en fait le néon était bi semestriel à l'époque, donc, c'était une chronique tous les 2 mois, donc non, c'était pas en temps réel et puis après y a eu le projet de livre avec Plon où il a fallu écrire, je dirais une vingtaine de chroniques d'un coup et là c'était autant plongé dans ses souvenirs que écrire sur les dernières choses que je pouvais vivre avec elle. Donc il y a une chronique, notamment que j'écris avec elle et là on est pas loin du temps réel. Effectivement, sur la fin du livre où il commence à avoir les premières discussions un peu profondes, les discussions sur la vie, la mort.

NDD : D'accord, alors justement, pour la transformation des chroniques en livre, comment on prend la décision ? C'est vous qui avez décidé de de de proposer le livre. Vous avez contacté la maison d'édition, ils sont venus vous chercher comment ? Comment ça se passe ?

Julien Chavannes : En fait, très vite après la publication des premières chroniques il y a un premier éditeur qui m'a contacté sur LinkedIn comme quoi LinkedIn, ça fonctionne. Et puis il se trouve qu'après on en parlant avec des amis, j'étais mis en contact avec une agente

littéraire qui m'a ensuite mis en contact avec Plon, et que Plon s'est avéré très intéressé.

NDD : Lorsque Plon vous dit OK, vous a-t-on demandé une réécriture de certaines chroniques, y-t-il eu relecture ?

Julien Chavannes : Du coup, il y avait à l'époque, je pense qu'il n'y avait pas plus de 5, 6 chroniques. C'est d'autant plus pour ça que j'ai été touché, qu'ils me fassent cette proposition. Je n'en avais pas écrit tant que ça au départ. Il y avait, bien sûr, il y a eu leur lecture sur ces chroniques-là qui a été très bonne, aucune retouche. Y a une liberté totale sur le texte, sur le manuscrit et vraiment beaucoup d'enthousiasme du début à la fin jusqu'à la publication jusqu'à la réédition là en format poche, dans la collection l'abeille. Non, ça a été une histoire qui s'est formidablement bien déroulée. Et j'ai un très bon contact avec mon éditeur d'ailleurs, donc non que de l'enthousiasme je pense des 2 côtés du début à la fin.

NDD : D'accord pour les 20 donc, pour les chroniques, vous avez écrit, en plus ils ne vous ont pas guidé, ils vous ont imposé, entre guillemets, des thèmes ou ?...

Julien Chavannes : Non, pas du tout, pas du tout. Ils se sont laissé complètement porter et je pense que ce sont des histoires très personnelles donc.

NDD : Parfois, vos chroniques sonnent comme des sketches, vous en avez eu conscience, c'était voulu ?

Julien Chavannes : C'est complètement des sketches. Je les ai pensés comme ça. Je les ai pensés comme des scènes de la vie quotidienne, dans ce territoire hostile qu'est la parenté. Puis il y a beaucoup de souvenirs, il y a beaucoup de scènes vraies, y a des choses où forcément, j'ai un peu accentué les contrastes, les réactions du père, notamment pour rendre les choses un

petit peu plus... pétillantes, rajouter un peu de drame là où il n'y en a pas, bien souvent. Donc c'est vraiment ça, 30 sketches après y a 2 ou 3 chroniques un peu particulières, notamment le jour de l'annonce, quand ma compagne m'annonce qu'on va être parent.

NDD Le Flashback.

Julien Chavannes : Le flash-back, voilà y a quelques flashbacks. Comme le jour de la naissance et le premier jour en sortant de la maternité, c'est très, très proche quand même de ce qu'on a vécu, de ce que j'ai vécu et de mes ressentis. Après, il y a des épisodes qui sont des épisodes, un peu de compilation comme la scène du biberon. Effectivement, c'est un peu la scène, somme de toutes ces fois où on doit se réveiller pendant la nuit pour faire un biberon et où l'enfant déclenche le mode urgence absolue. Le mode urgence nucléaire et qu'on doit absolument se dépêcher parce que y a un petit général fasciste derrière soi qui hurle avec de la morve plein le nez pour avoir pour avoir sa dose de lactose.

NDD : Je rebondis sur le général fasciste, à la fin du livre, vous le remerciez. Vous lui dites : « merci mon maître, ma merveille, mon bouchon, mon ange, ma comète, mon tout fripé, ma voie lactée, mon constipé, mon Adolphe, mon mentaliste ».

Julien Chavannes : C'est vraiment un truc qui s'est passé, c'est à dire que, avec ma compagne, je pense que... on était un peu des ados attardés et qu'on ne savait pas trop dans quoi on s'engageait, ce qui allait nous tomber dans sur le coin de la figure. Et pour être honnête, les 6 premiers mois de la parentalité, on l'a vécu quand même un peu durement. Bon, on a eu l'épisode de l'accouchement que je raconte dans le livre qui a été un peu complexe puisqu'il a fallu changer de maternité en pleine nuit, qu'il y a eu une grosse inquiétude sur la santé de notre fille

et puis qu'on est dans une fragilité absolue dans ces moments-là, on sait plus du tout qui on est, ce qu'on doit faire ou on habite. Voilà, et on est très débordés émotionnellement, très débordés. Je sais que ce n'est pas ce qui se dit quand on est papa, qu'on a été bousculé psychologiquement, mais moi j'ai été très bousculé par la paternité. Je pense que j'ai fait une sorte de petit baby blues. Cette arrivée de notre fille dans nos vies après cette première nuit de stress, a annoncé ce qui a été un peu les 6 premiers mois où elle a beaucoup pleuré parce qu'elle avait des coliques. Elle dormait peu et les choses étaient complexes comme pour toute arrivée d'un premier enfant. Et puis nous, on était incapable de prendre de la distance. On était dans un état d'épuisement total. On existait plus trop. On était sous le joug d'une petite créature hurlante et très autoritaire avec nous et on n'a pas très bien compris le concept au départ. Les coliques se sont calmés, elle grandit, je dis ça, je préviens tous ceux qui n'ont pas encore eu d'enfant, ça se calme, ça se calme très vite et après évidemment toute la joie de la parentalité commence à infuser dans nos vies et ça devient quelque chose de, de, de merveilleux bien sûr, et je pense que ça se sent aussi dans le livre. Enfin, j'espère que ce n'est pas juste un repoussoir à parentalité. Le seul conseil que j'ai à donner, c'est qu'il faut en rire, voilà faut en rire, faut pas se prendre trop au sérieux. Personne n'est un parent parfait, ça n'existe pas, c'est un mythe et donc entre-temps faut se marrer.

NDD : Je voulais parler un peu de néon aussi, du magazine. Vous êtes le rédacteur en chef, c'est quoi exactement rédacteur en chef ?

Julien Chavanes : Alors, c'est valider les propositions de sujets. Alors il y a des chefs de service et des chefs de rubrique aussi, donc c'est lancer des sujets, valider les propositions de sujets... C'est beaucoup de la gestion et du

management, bien sûr, faire en sorte que tout soit fluide, que tout se passe bien, que les choix soient pertinents. Alors nous, on a été pendant presque 10 ans un magazine papier, donc nous ça c'est un métier très spécifique. Et puis on a cessé la diffusion print au mois de décembre là et on est maintenant 100% un site. Voilà, c'est un travail différent mais au final c'est un peu la même chose. C'est diriger une équipe, choisir des sujets, choisir des temps forts de communication.

NDD : Mais il y a une différence d'écriture quand on écrit sur le net ?

Julien Chavanes : Oui, nécessairement. Sur le papier, on s'adresse à un lectorat qui a fait l'effort d'acheter le magazine, donc un lectorat qu'on dit captif, il est là pour passer un temps un petit moment avec vous. On peut s'autoriser des papiers longs. On a aussi les photos qui sont là pour accompagner la narration. Ce sont des choses qu'on a beaucoup moins sur le web, le web. Il faut faire preuve d'une grande efficacité parce qu'il y a une compétition sur l'information.

NDD : Pour terminer, vous avez un conseil de lecture à nous donner ?

Julien Chavanes : Le dernier livre qui m'a marqué, le dernier roman qui m'a marqué c'est « Feu » feu de Maria Pourchet, que j'ai trouvé incroyable. C'est une histoire très simple. C'est l'histoire d'un adultère, Il y a une utilisation de la langue que j'ai trouvée folle. J'ai trouvé ça d'une puissance incroyable et pourtant je ne suis pas un adepte des histoires d'infidélité.

Julien Chavanes



DADDY GAGA

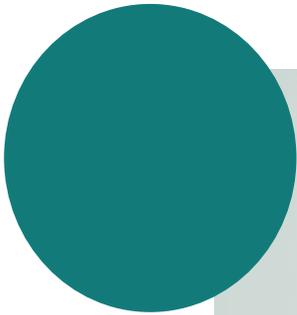
**POUR BIEN ÉDUQUER
SON REJETON,**

**IL EXISTE D'EXCELLENTES MÉTHODES
SINON IL Y A DADDY GAGA**

PLON

SHERLOCK HOLMES

DÉTECTIVE DE L'ÉTRANGE XAVIER MAUMÉJEAN



SHERLOCK HOLMES, DÉTECTIVE DE L'ÉTRANGE, AUX ÉDITIONS "LES IMPRESSIONS NOUVELLES" EST UN LIVRE GÉNÉREUX, PARTAGEANT UNE RÉFLEXION SUR LES ALITÉRATIONS DE SHERLOCK HOLMES ET PARTAGEANT AVEC SON LECTEUR UNE INNOMBRABLES LISTE DE LECTURE. LE PODCAST "ALLÖ, C'ESTOI TOI?" NOUS A AUTORISÉ À RETRANSCRIRE ICI L'INTERVIEW DE XAVIER MAUMÉJEAN.

Avant de parler de votre livre, avant d'entrer dans le vif du sujet, je vais commencer par de l'anecdotique. Vous racontez dans les premières pages que Sherlock Holmes est un personnage fictif qui reçoit des lettres bien réelles. Des demandes en mariage, des demandes d'aides, des demandes d'autographes. Et une société s'est même créée pour répondre à tous les courriers reçus. Elle existe encore cette société ?

XM : Tout à fait, très rapidement

après la création du personnage et en effet ça vient du monde entier, ce n'est pas simplement anglais, ça vient d'Australie, des Etats-Unis, mais aussi du Japon. Et comme vous le dites, ça couvre un peu tout. Alors, on invite Holmes à être témoin d'un vrai mariage, bien sûr, rassurez-vous, Watson est également invité ! On demande à Holmes de retrouver à peu près n'importe quoi, des bijoux, des testaments... Hélas il y a des gens qui le prennent un peu trop au sérieux et qui l'invitent à enquêter sur de véritables affaires, c'est arrivé. Et pour répondre à

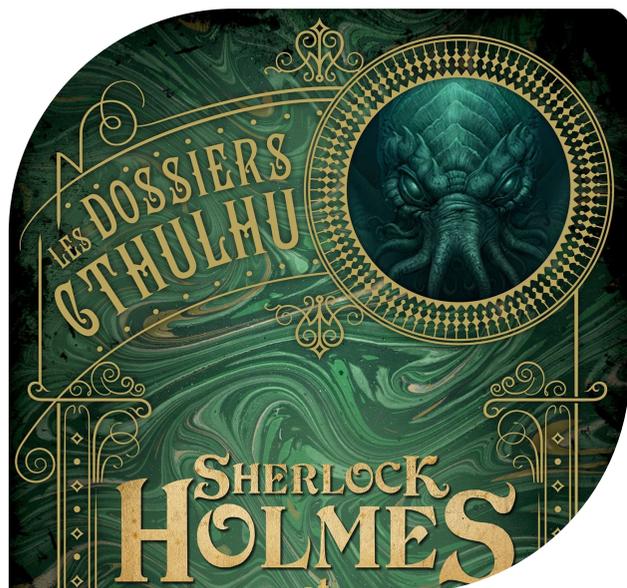


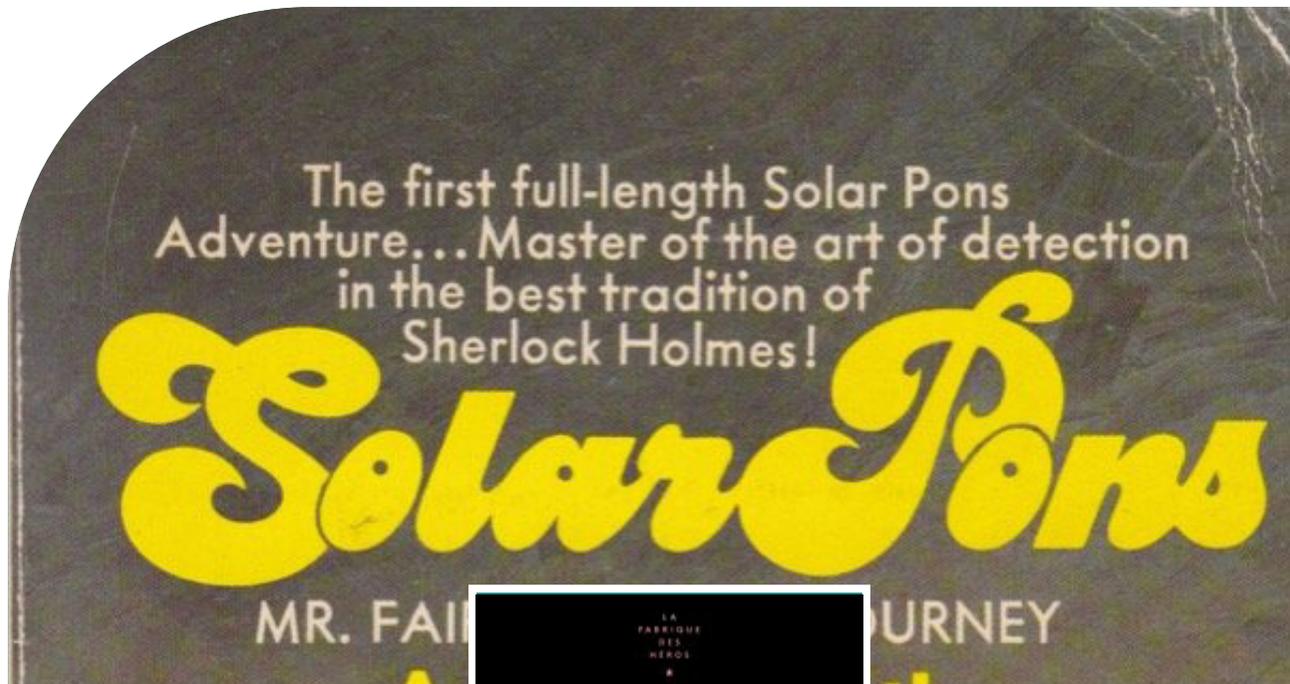
toutes ces personnes on a créé un poste à temps complet de secrétaire - c'est un métier rêvé - tenu par une femme, et qui commence toujours ses lettres par Monsieur Holmes n'est pas là actuellement, il s'est retiré pour s'occuper de ses abeilles mais nous lui transmettons bien sûr et vous recevez ses compliments.

C'est fou ça vaut le coup d'envoyer une petite carte postale !

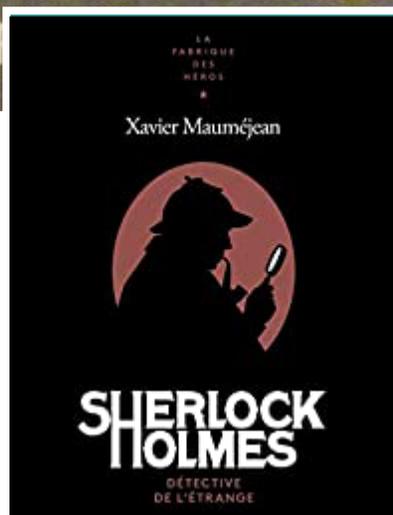
Ah tout à fait, vous êtes un enfant, vous envoyez une lettre au père Noël et une lettre à Sherlock Holmes et vous commencez une belle collection de correspondance !

Quand j'ai vu le titre de votre livre,





« Détective de l'Étrange », je me suis dit, à tort, que ça allait parler de Conan Doyle et du tournant ésotérique de sa vie. En fait pas du tout, vous nous expliquez dans ce livre pourquoi et comment Sherlock Holmes se retrouve pastiché dans des romans hors littérature policière. On le retrouve notamment dans les littératures de l'imaginaire.



Vous faites bien de la rappeler, Conan Doyle s'est intéressé au spiritisme mais très tôt, pas seulement au soir de sa vie quand il a perdu son frère, son fils etc... Mais dès 1893, à la mort de son père, il a commencé à s'y intéresser. Mais Conan Doyle cloisonnait beaucoup, c'est-à-dire il y avait la partie mystique, ésotérique, spiritisme d'un côté, et par contre dans les aventures de Sherlock Holmes, même si, des fois, elles ont une allure un peu mystérieuse, elles ont toujours une conclusion rationnelle.

Mais effectivement, dans les suites et les pastiches qui ont été donnés, Sherlock Holmes s'est échappé de son genre de prédilection et il est allé enquêter dans des univers étranges comme le fantastique, la science-fiction et même la fantaisie.

Comment vous expliquez ça, pourquoi Holmes et pas Poirot ?

Parce que Sherlock Holmes, tout le monde le connaît. Même si vous n'avez pas lu une seule histoire du détective, vous connaissez son allure, ses vêtements, même si ce n'est pas Conan Doyle qui les inventés, on a une idée très précise. Comme Tarzan ou Zorro, ce sont des figures. Et, en plus, il incarne un détective. C'est le roi de la déduction, et puis il

est athlétique, ce que Poirot n'est pas vraiment, donc il présente des caractéristiques qu'on peut déplacer du roman policier vers des genres où il aurait plus à se bouger, plus dans l'action comme dans la fantasy ou la science-fiction. C'est assez facile mais ce qui est très fort c'est que non seulement il survit à sa sortie du roman policier, mais il change les genres dans lequel il arrive.

Ce que vous expliquez dans le livre, vous dites que Sherlock Holmes va advenir le réel, il crée le réel autour de lui. Page 26, je cite, « il a cette faculté à rendre compte du réel ou plutôt à le faire advenir par réminiscence ou abduction, cela va imposer le détective en lemme. » Pouvez-vous nous rappeler ce qu'est un lemme et une abduction ? Et nous dire

domaine et le change radicalement. Sherlock Holmes est un lemme parce qu'il apparaît dans le récit policier et il arrive à transformer d'autres domaines littéraires. Ensuite l'abduction, c'est le véritable raisonnement de Holmes. Parce que quand Sherlock Holmes définit son raisonnement il parle de déduction. Alors bien sûr, c'est une déduction encore faut-il savoir laquelle. Il procède par inférence, il tire une conclusion de proposition précédente. Exemple : aujourd'hui il a fait jour, demain il fera jour, parce que tous les jours qui ont eu lieu il a fait jour. C'est une inférence, c'est-à-dire vous concluez un truc à venir par rapport à quelque chose qui s'est passé. Mais le propre de Sherlock Holmes, c'est qu'il va beaucoup plus loin. Il fait des inférences par abduction c'est-à-dire il tombe à coup sûr, alors que ce n'est pas prévu, je prends par exemple si on dit que



en quoi Holmes survit dans les autres univers ?

En fait c'est très simple. Un lemme, c'est un concept qui apparaît dans un domaine de la science et qui est transféré dans un autre domaine scientifique. Exemple : le chaînon manquant. C'est un terme qui apparaît d'abord dans la géologie, ça désigne une strate entre deux couches rocheuses et dans la géologie ça n'a aucun succès. Et puis quelqu'un, en 1851, prend le terme du chaînon manquant et le met dans la biologie, le vivant et là énorme succès, c'est-à-dire que le concept, au départ, de géologie va connaître sa véritable fortune dans la biologie. C'est ça un lemme, ça apparaît dans un autre

Conan Doyle va en Suisse dans une station de ski, hors Conan Doyle aime le ski, donc il y va pour faire du ski, c'est une abduction. Mais non, peut-être il y va parce qu'il va voir un ami ou parce qu'il va se détendre ou parce qu'il est en pleine dépression, il doit changer d'air. Seulement le pouvoir de Sherlock Holmes, c'est qu'il tombe toujours juste.

C'est en ça qu'il crée son propre univers ?

Tout à fait.

Ça me fait penser aussi au roman d'Agatha Christie avec Tommy et Tuppence Beresford, les détectives un peu agents secrets. Dans une des histoires, où Tommy essaie d'appliquer la méthode de Sherlock Holmes à une jeune femme qui arrive dans son agence de détective, il lui dit « vous êtes venu en métro ». Et la femme lui répond en sortant le ticket du métro qui dépassait de sa poche lui dit non c'est pour mon petit-fils il me semble pour sa collection. Et ça montre les limites de la déduction. C'est un peu ce que vous dites ou je me trompe ?

Non c'est ça, il y a un autre exemple dans l'affaire de l'interprète grec, il y a les 2 frères Holmes, ils sont à la fenêtre et regardent un passant, ils disent « voilà c'est un ancien de l'armée des indes, il a 2 enfants ». Watson dit « comment vous avez fait ? » et ils lui expliquent en détail qu'il est l'armée des indes parce qu'il a tel bronzage, il était dans tel régiment parce qu'il avait un calot et le bronzage est inégal et les enfants parce qu'il a tel et tel jouets. Mais tout simplement il aurait pu acheter des jouets pour les enfants de sa voisine, mais non, de toute façon ce n'est pas vérifié. Comme les frères Holmes l'ont dit, c'est vrai. Et d'ailleurs la série Elementary en joue beaucoup. Par exemple on entend Holmes produire un raisonnement qui est formidable et à la fin bah il nous dit qu'il a consulté Google !

La série Elementary, 7 saisons il me semble avec Watson qui est une jeune femme.

Et qui réinvente de manière très original le personnage.

Et très actuelle la série, elle parle vraiment

des choses d'aujourd'hui.

Ah oui, oui, oui, ce qui est très bien, c'est une série moderne, mais par contre les mystères sont des mystères très alambiqués, un peu dans la tradition du roman à énigme. A mon sens elle est très bien faite.

Oui très bonne série qui s'est terminée, hélas. Alors, j'ai appris 2 histoires dans votre livre aussi. D'abord c'est qu'il a été pastiché de son vivant, enfin du vivant de Conan Doyle (!), dans la série Tarzan, je ne le savais pas du tout.

Ah oui, ce n'est pas rien, c'est carrément... oui, oui !

J'ai été estomaqué de lire ça. Et notamment aussi par August Derleth, qui lui propose carrément à Conan Doyle, à 19 ans lorsqu'il apprend qu'il va arrêter la série de Sherlock, il lui propose de reprendre le personnage et devant son refus de lui laisser les droits, il va créer son propre perso qui est un copier-coller de Sherlock Holmes.

Ah mais tout à fait, c'est un personnage qui est au début exactement un copier-coller mais parce que Darleth a quand même beaucoup de talent, il va petit à petit s'affranchir de son modèle et Darleth est quand même le premier à proposer des crossover, c'est pas rien, il ne va pas hésiter à faire rencontrer son héros, Solar Pons, son Holmes à lui, avec Hercule Poirot, Templar, et même Sherlock Holmes et Conan Doyle ! On peut dire que, avant la ligue des gentlemen d'Alan Moore, et tout ça, c'est Darleth qui envoie le mouvement !

C'est quoi pur vous un bon pastiche ? On peut dire que tous les livres que vous citez sont des pastiches ou ce sont justes des romans qui mettent en scène Holmes ?

Vous avez raison, ceux que je cite, ces livres, c'est aussi pour faire plaisir au lecteur, lui donner l'occasion de découvrir des livres traduits, ou pas hélas, qui lui feront plaisir. Ce sont des moments d'évasions. C'est une sorte de catalogue de promesse de bons moments. Je n'ai pas tout pris, ce n'est pas possible de tout citer, toutes les aventures, donc j'ai pris des pastiches, mais pas au sens péjoratif tout simplement des « à la manière de » mais des bons. Et pour moi, un bon pastiche c'est un ouvrage où on retrouve les caractéristiques de Sherlock Holmes, donc ça peut aller loin pour moi. Par exemple pour *Elementary* Lucy Liu en Joan Watson elle est très bien, mais il y a les caractéristiques. Une certaine excentricité, il faut que leur appartement soit un lieu qu'on a plaisir à retrouver. Il faut des enquêtes élaborées et à partir de là une fois que ces conditions de retrouvailles sont posées, ça peut être à peu près tout et parfois même n'importe quoi. C'est souvent la qualité, par exemple je ne crois pas que je le cite le Nicholas Meyer, la solution à 7% où Holmes fait une cure de désintoxication auprès du jeune Freud, c'est excellent. En plus les deux sont des esprits déductifs y une sorte de rivalité c très bien. Par exemple le fait que dans le Batman un peu Steam punk de chez DC comics, le jeune Batman ait appris la détection auprès de Sherlock Holmes, je trouve ça très chouette en fait, cette passation entre héros de différentes époques. Donc un bon pastiche c'est Holmes dans ses grands traits et puis de l'aventure et puis surtout du plaisir.

Dans le livre vous citez le meilleur des romans, c'est un roman non traduit « Exit

Sherlock Holmes » de Robert Lee Hall.

Oui, absolument, il est fascinant, je ne comprends pas qu'il ne soit pas traduit, c'est un mystère que même Hercule Poirot n'arriverait pas ... alors le pitch très court, Watson ne vit plus avec Holmes qui d'ailleurs n'habite plus à Londres et un jour, par nostalgie, Watson retourne au 221B. Mme Hudson lui dit qu'elle n'a jamais entendu parler de Sherlock Holmes ni même de lui. Il est interloqué, il va retrouver le frère aîné, Mycroft. Non seulement il n'a jamais existé mais c'est un acteur un peu alcoolique, qui jouait son rôle et Watson va de déconvenue en déconvenue, et derrière tout ça il y a un mystère énorme qui est remarquable et jusqu'à la dernière ligne c'est conduit de main de maître. Et petit bonus, Sherlock Holmes ne réussit pas à avoir le dessus.

**Ça fait effectivement bien envie du coup !
Merci beaucoup !**

LES DIAGNOSTICS PULLULENT LES PILULES ABONDENT

**ILS LE
SONT TOUS, ELLES LE SONT TOUTES, C'EST
UNE DÉFERLANTE, UN RAZ-DE-MARÉE. BI-
POLARITÉ, SCHYZOPHRÉNIE, ANGOISSE, LES
STARS TOMBENT LE MASQUES. ELLES NE
VONT PAS BIEN.**

Tom Holland se retire des réseaux sociaux pour sa santé mentale, Clara Luciani parle de sa maladie, Lady Gaga avoue souffrir de stress post-traumatique... Adieu mystères et rideaux de fumées ! Voici les stars et les peuples dans leur plus simple appareil, non pas à oilp mais défaits par les troubles psychiques. Ces gens-là sont comme nous, péchés de thunes certes, admirable dans leurs volontés d'être célébrés, mais, au final, comme nous. Stress, angoisse, dépression, bipolarité, nous sommes tous des déglingués du ciboulot. Eux le sont avec un petit plus : avec panache, avec éclat.

Est-ce indécent ? Est-ce malaisant de voir ainsi,

parfaitement apprêtées et maquillées sombre pour refléter le propos, les yeux rougis par la peine, est-ce malaisant de visionner de tels posts sur les réseaux sociaux ? Ou est-ce que cette prise de parole collective et éparées, faites de témoignages de-ci, de-là, est-ce que cela est nécessaire, est-ce que cela fait avancer, évoluer les mentalités ? L'époque est-elle à la célébration de la fragilité, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne ?

Les réseaux sociaux, la recherche inexpugnable de la transparence ouvre les portes des placards les mieux protégés. Les diagnostics pullulent, les pilules abondent, bordés de cœurs et de pouces levés. Tout est léché,

l'image est parfaite, la sincérité touchante. Mais rien pourtant n'enlève cette odeur de marketing crasse... Dans ce monde javelisé, même la folie est passé à la machine...

Jean-Victor Blanc a écrit un livre, aux éditions Plon, sur la prégnance des troubles psychiques et autres folies dans la pop-culture. Nous vous proposons de lire l'interview donner à "Allô c'est toi" ci-dessous.

Jean-Victor Blanc, vous êtes médecin psychiatre, enseignant à la Sorbonne conférencier et vous publiez chez Plon un livre qui s'appelle Pop & psy, cela parle de troubles psy-

chiques de nouvelles addictions et vous vous servez des représentations de la pop-culture, dans les films, livres, séries et autre personnalités, pour parler de votre domaine qui est la psychiatrie. C'est de la vulgarisation pédagogique, c'est du partage de savoir, comment vous envisagez ce livre ? Comment voulez-vous qu'on le reçoive ?

En fait, c'est une sorte de manuel pédagogique ou j'essaie d'expliquer la santé mentale, le trouble psychique à l'aide de séries, de prises de parole de célébrités issues de la pop-culture. L'idée étant d'informer, tout en gardant au vu de ma

formation de médecin, une qualité scientifique.

Oui y a une première partie qui est légère, on peut dire ça, un peu humoristique parfois, et puis derrière il y a la réalité. Pourquoi vous avez choisi ce dispositif ? pour la distance ?

L'idée c'était de rendre accessible la santé mentale et son métier et à la fois d'utiliser des œuvres qui me plaisent parce que j'aime beaucoup le cinéma, les séries, sinon cela aurait fastidieux à écrire. Je trouvais que c'était un bon moyen d'en parler, de l'illustrer. Et puis en même temps, l'idée d'utiliser des cas qui sont tous des cas de patients que je connais, que je suis ou que j'ai suivi mais où, bien sûr, il y a beaucoup d'éléments qui sont changés, modifié d'une histoire à l'autre pour des raisons de secret médical. Mais c'était important parce qu'il y a rarement dans les médias cette question de patients qui vont mieux, cette idée de rétablissement.

L'idée était de montrer que ça peut toucher tout le monde et que ce n'est pas toujours, heureusement, des cas dramatique et que beaucoup de personnes pouvaient aller mieux. Et c'est vrai que parmi les lecteurs - là c'est la réédition en livre de poche, l'original est paru il y a deux ans - donc j'ai eu pas mal de retours dessus et les lecteurs ont beaucoup apprécié cette partie autour des cas des vrais patients, beaucoup plus que ce que je j'avais imaginé.

Vous avez dit tout le monde justement, je rebondis sur ça, comment vous expliquez le fait qu'il y a aujourd'hui une émergence de la folie dans les médias. Il y a eu Stromae sur le plateau du 20h, Angèle qui pleure en disant qu'elle ne va pas bien, Billie Eilish, des exemples j'ai en des tonnes, j'ai l'impression.

J'ai envie de dire « ENFIN ! » Parce que le trouble psychique, ça concerne une personne sur 4 ou 5, et beaucoup plus si on ajoute l'entourage. Et pendant longtemps c'était tabou, les gens n'arrivaient pas à en parler. Et pour les personnes concernées, non seulement il y a la souffrance de la maladie, et celle liée au tabou, à l'isolement, à la solitude. Aujourd'hui il y a ce mouvement de fond qui permet enfin de lever un peu le tabou, vous avez cité beaucoup d'exemple dans le monde de la musique mais il y a aussi le monde du sport, le monde de la politique, le monde du cinéma bien évidemment. Finalement, tout cela permet enfin de donner un visage à la santé mentale dans l'espace public. On rappelle que ce sont des troubles qui sont fréquents mais que pour la plupart des personnes, cela reste encore très difficile d'en parler. Des patients, quotidiennement, me le rapporte. Il y a cet effet de loupe. On peut pas dire non plus que c'est devenu banal d'en parler.

J'ai quand même l'impression que dans l'imaginaire, vous me direz si j'ai tort, j'ai l'impression que quand on dit « bon ben j'ai besoin de voir un psy ou de prendre rdv », c'est tout de suite très négatif. Est-ce que vous pensez cet état de fait, cette émergence, ça change ce regard ou pas ?

Encore très souvent effectivement la personne qui va consulter est considéré pour un échec, qui est tout sauf le cas. Au contraire, prendre soin de soi, ça nécessite du courage, ça nécessite de l'énergie, ça nécessite l'acceptation qu'il y a un souci. Moi j'ai beaucoup d'admiration et de respect et c'est aussi ce que je voulais mettre dans mes exemples, des patients que je trouve tous admirable sur beaucoup de point de vue. Ça reste encore difficile oui, notamment pour cette question de désinformation autour de la santé mentale, de statistique qui sont mal comprises, d'où l'idée d'écrire ce livre, de don-

POP
&
PSY

ner ces conférences, pour réussir à enfin augmenter l'information que chacun peut avoir sur le sujet.

Est-ce qu'il y a une question générationnelle dans ce truc d'acceptation ? Est-ce que les jeunes, étudiant ou pas, acceptent plus le fait d'avoir besoin d'avoir un psy, ou est-ce que je délire ?

Effectivement même si c'est pas évident de le prouver scientifiquement, on a l'impression qu'il y a une plus grande acceptation de la santé mentale aujourd'hui de la part de la jeune génération, ce qui fait que c'est moins difficile de voir un psy. Et qui fait que les personnes seront mieux soignées in fine. C'est très représenté dans la pop-culture, notamment dans Euphoria, la série très populaire, c'est quasiment omniprésent. Il y a un décalage générationnel qui peut surprendre les personnes plus âgées.

J'aimerais faire le lien avec ce que vous dite sur l'évolution du regard chez les jeunes étudiant etc., est-ce que la psychiatrie, l'usage, sa pratique, est-ce qu'elle a évolué. Est-ce qu'il y a une marge de manœuvre dans la discipline ou est-ce qu'il y a 20 an on faisait la même chose qu'aujourd'hui ?

Il y a une grosse marge de manœuvre, si on regarde comment on traitait les troubles psychiatriques il y a 100 ans ou aujourd'hui, c'est le jour et la nuit. Il y a des améliorations, des découvertes, que ce soit au niveau des médicaments, de la compréhension de la maladie. On soigne mieux, on comprend mieux la santé mentale qu'il y a 50 ou même 20 ans. Ceci dit, c'est sûr cela reste une spécialité dans laquelle il reste beaucoup de chose à découvrir. D'où l'intérêt de montrer une image vivante, passionnante, pour laquelle il y a encore tout un champ à explorer. Notamment pour créer des vocations. On sait qu'aujourd'hui la psychiatrie n'est pas très bien choisie par les étudiants.

En lisant votre livre, je me suis posé la question « est-ce qu'il y a une œuvre où il n'y a pas de fou ? » J'ai l'impression qu'il y en a partout.

C'est vrai que le cinéma et l'image et encore plus aujourd'hui. Les séries, ont toujours été fasciné par la santé mentale. Il y a toujours où quasiment dès le début de l'histoire du cinéma, il y avait déjà des représentations de la folie, même si le terme est inexact. Il y avait déjà cet intérêt pour représenter de quelque chose de complément fascinant. C'est pas tous les films mais il y a toujours eu cet intérêt. Ce qui est nouveau, c'est que depuis 10, 15 ans on va dire il y a des œuvres de qualité, documentés, portés par des personnes concernés par le sujet, ce qui fait que c'est plus facile pour moi par exemple de les utiliser et d'expliquer derrière la santé mentale.

DR JEAN-VICTOR BLANC

POP & PSY

COMMENT LA POP CULTURE
NOUS AIDE À COMPRENDRE
LES TROUBLES PSYCHIQUES



PLON

PORTFOLIO

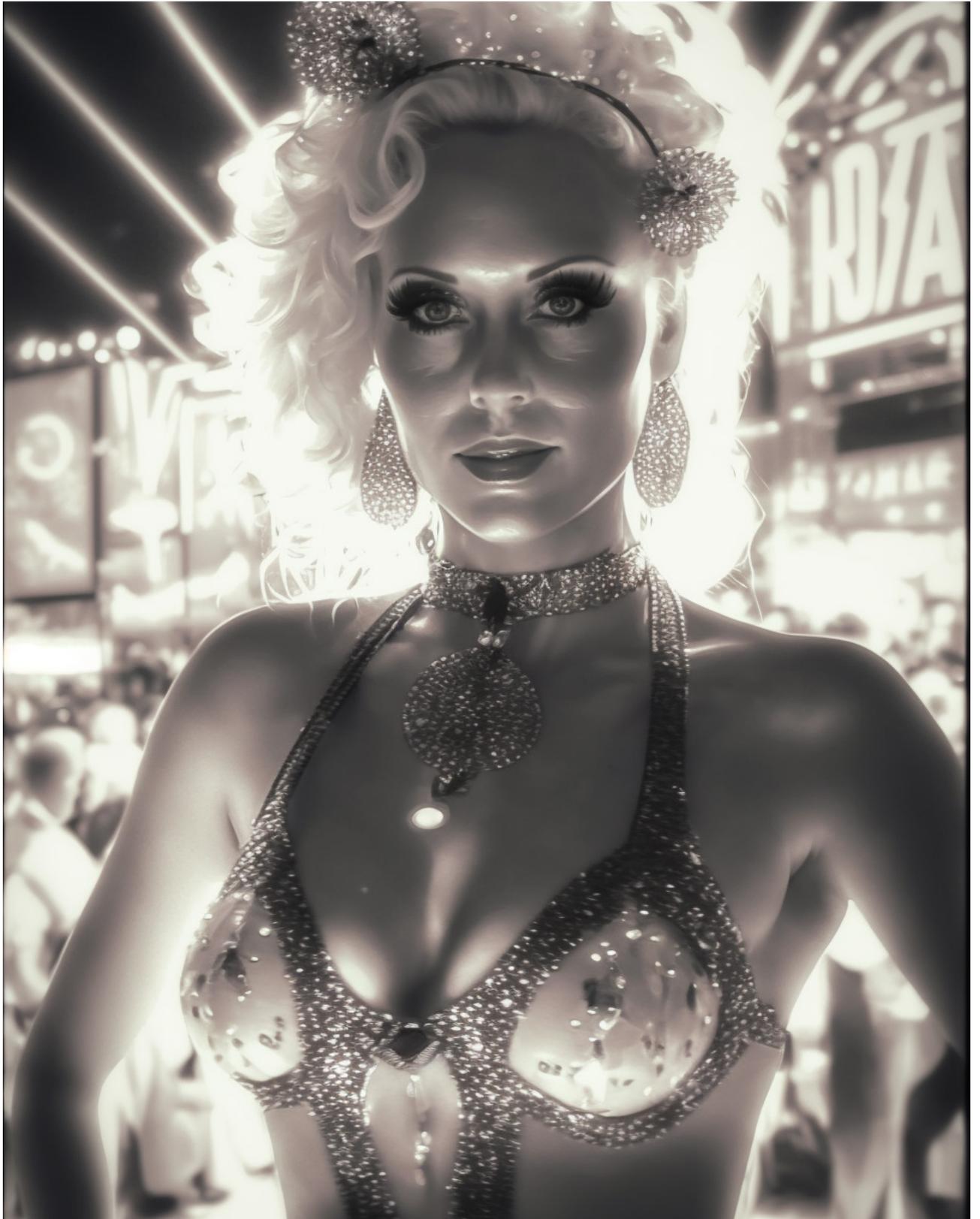
Illustrations d'articles retoquées par manque de place ou tout simplement annulées selon l'humeur du jour du rédac'chef ; couvertures alternatives, projets un temps évoqués puis oubliés sans que personne ne prévienne les illustrateurs... Bienvenue dans le portfolio des ratés, des couacs et des "ça s'est joué à ça" de ce numéro 3. Enjoy !







ԼՐ ղԿԼՒ ԲԿ
ՐԼԽՐՂՇԻԷ









Sous la direction de
Fabien LEMAIRE

BARKHANE, UNE ÉPREUVE HUMAINE : H14

Un convoi logistique au Mali

Préface du général de corps d'armée de Woillemont

Postface du général de corps d'armée Bacquet



L'Harmattan

ETALORS?

WARNING:
DO NOT COPY!



LE FUNCAST CULTUREL











